



IDRISS CENTER <http://idriss.center/>

Centre International de Dialogue et de Recherche sur les identités Subjectives et Sociales

Première rencontre

Après-midi du 17 janvier 2016

Faouzi Skali – Si vous voulez bien on va reprendre. On est un petit peu moins nombreux, certains d'entre nous ont dû repartir mais ils continueront néanmoins par la suite les échanges à ce propos avec nous. Simplement dire, Oussama, est-ce qu'on commence avec l'histoire d'Idriss, à ceux qui veulent y adhérer, s'ils ne l'ont pas encore fait... une petite organisation pour déjà songer à la suite. Ce qui serait intéressant c'est qu'il y ait ensuite des échanges, que ces réflexions puissent continuer sous différentes formes et qu'on ait d'autres moments, d'autres opportunités de nous rencontrer et de faire le point. Il est évident que dans un travail de ce type, plus on avance et moins on comprend...

Abdelhai ben Ghazi – Je suggère que ce soient des membres fondateurs et non pas des membres.

Faouzi Skali – Absolument. Et donc évidemment il se passe des choses complexes mais je crois que c'est un processus naturel, parce que c'est au fur et à mesure que les synthèses pourront se faire, qu'on pourra probablement arriver en tout cas à une intelligence plus approfondie, comme là au départ en tout cas et qu'on peut faire œuvre utile c'est-à-dire qu'apporter un éclairage peut-être sur la place publique après sur ces questions des identités qui, comme on l'a vu, qui sont à la fois passionnelles, sensibles et complexes.

Et puis tout à l'heure il y avait beaucoup de choses qui ont été dites, quand on relira la synthèse on se rendra compte qu'il y a quand même beaucoup de choses extrêmement intéressantes, mais on va continuer bien sûr cette réflexion.

Charles tout à l'heure, au cours du déjeuner, a souligné le fait qu'on doit absolument parler de la culture Internet, par rapport à cette question-là, on sait bien qu'elle est très importante mais il faudrait savoir aussi pourquoi, dans quel sens.

On voit bien qu'une des questions aussi qui a été abordée sous différentes formes c'est comment à la fois ne pas nier les identités, ne pas en faire des obstructions, des enfermements et ne pas en faire finalement des tribus qui ne puissent plus permettre la possibilité de faire société ensemble ou de faire cause commune, ou les expériences diverses qui ont été mentionnées et qui sont extrêmement intéressantes et instructives.

Et puis il y avait, on a vu, parmi les questions qui ont été abordées, il y a cette question qu'il faut bien considérer qu'elle est au cœur du débat actuel, c'est-à-dire la mémoire coloniale, l'islam. Je voudrais simplement à ce propos juste à titre de contribution rapide, comme on l'a souligné d'ailleurs, voir comment on est passé de l'idée de la communauté *maghrébine* à la communauté *musulmane*, comment ce terme s'est substitué en devenant premier.

Et d'ailleurs là aussi, puisqu'on a cité tout à l'heure Olivier Roy, citer ici quelque chose qui me paraissait très intéressant de dire, comment faire appel, d'après lui c'est un élément de réflexion ce n'est pas forcément la vérité, mais comment faire appel à une communauté qui n'existe pas de fait. Voilà par exemple ce qu'on pourrait peut-être appeler une identité fictive. D'après lui, le sens d'une communauté musulmane n'existe pas aujourd'hui et pourtant on fait appel sans cesse à..., pourquoi d'abord elle n'existe pas ?, parce qu'on pense qu'il ne faut pas aller dans le sens du communautarisme, il faut donc que les gens soient s'ils le veulent musulmans mais pas à titre individuel et privé. Et donc il dit : d'un côté on encourage à aller dans ce sens et de l'autre dès qu'il y a un acte terroriste, on intime à la communauté musulmane de prendre position. Il dit qu'il y a là comme une histoire, une espèce de double contrainte, c'est-à-dire : soyez ce qu'on vous demande de ne pas être. C'est des éléments de réflexion... On vous demande de ne pas être une communauté et en même temps dès qu'il y a quelque chose il faut vous exprimer en tant que communauté et prendre position. Et il dit que précisément il n'y a pas de mobilisation de ce point de vue-là, une difficulté de mobilisation, ce n'est pas qu'il n'y a pas de volonté, il dit que c'est parce qu'il n'y a pas de communauté de fait. Et d'ailleurs dans l'éventail même des prises de positions à la fois politiques, dans le spectre de la société, vous avez toutes sortes de choses. Les musulmans appartiennent à tous les milieux qui passent de l'extrême gauche à l'extrême droite. Il n'y a pas d'esprit tribal, clanique, automatique comme parfois on peut se l'imaginer d'une façon un peu fantasmée. Donc c'est quand même des éléments, il me semble, assez importants et aussi de relever les contradictions qui nous traversent aujourd'hui à ce propos.

Donc voilà quelques éléments pour reprendre un peu la conversation là où on l'a laissée. Il est évident que dans le temps qui nous reste, nous serons très loin de faire ne serait-ce que l'état des lieux ou le tour de la question même d'une façon très générale. Mais encore une fois, le plus important c'est qu'on ouvre ce chantier et qu'on puisse continuer à échanger et avoir une méthodologie de travail, de manière à ce qu'on puisse vraiment produire là-dessus quelque chose de plus que ce qu'on entend d'ordinaire. Quelque chose de plus intéressant, de plus pertinent et peut-être de plus opérationnel et de plus fonctionnel.

Je crois que nous avons été rejoints par un nouvel invité et, Charles, j'ai pensé que ce serait une très bonne chose que vous puissiez immédiatement ensuite contribuer... à partir de votre propre expérience.

N'oubliez pas de vous présenter rapidement.

Hervé Bentata – Oui, pour ceux qui ne me connaissent pas, je m'appelle Hervé Bentata. J'ai été informé par Anne de l'existence, que je ne connaissais pas, de cette association avec une invitation à y participer. Donc je me proposais d'abord...

Marie-Christine Laznik – On va dire quand même que tu es pédopsychiatre dans le 93. C'est ça qui était la raison, comme on disait ce matin nous travaillons beaucoup avec cette population du 9-3.

Hervé Bentata – Merci Marie-Christine. Donc effectivement j'ai une expérience importante de travail institutionnel en banlieue nord, à Saint-Denis. Et donc on a été confronté à ces situations sur différents plans, disons que – je dis les choses telles qu'elles me viennent – me semble-t-il, par rapport aux années qu'on a vécues, j'ai l'impression qu'il y a eu une démission politique depuis une bonne dizaine d'années. Avec le retrait par exemple de subventions à des associations, et puis un regroupement malgré tout autour de petites chapelles musulmanes, les jeunes n'étaient plus orientés, attirés par les petites chapelles musulmanes. [*M.-Ch. Laznik* – C'est mignon « chapelle musulmane » !] Oui. [*F. Skali* – C'est convivial.] Donc il y a cet aspect-là, où il y a effectivement..., je me faisais la réflexion, moi qui vis dans le 6^{ème} arrondissement de Paris, quand je voyage tous les

jours pour aller à Saint Denis, on traverse tout de même quelque chose... on a cet effet sensible beaucoup dans... ce que je veux dire c'est qu'il y a une misère assez gigantesque... avec un avenir bouché non seulement pour les jeunes, mais même pour leurs parents, le taux de chômage, des personnes qui organisent leur vie autour des minima sociaux sur des années, qui ont eu eux-mêmes leurs parents comme chômeurs, ça commence à faire plusieurs générations de non-intégration finalement à l'activité du pays, enfin de pouvoir donner comme ça son travail, participer à la communauté.

Hier j'ai été à la journée d'EV-E, à Ville-Evrard. Le thème c'était « quels sont les appuis possibles de la psychanalyse en psychiatrie ? » et donc j'ai souhaité présenter des expériences qu'on a menées dans le secteur, notamment j'ai parlé du Point Accueil Jeunes de Saint-Denis, qui accueille l'articulation entre un lieu à dimension sociale qui accueille des jeunes de façon ouverte avec un certain nombre de jeunes analystes qui eux accueillent ces jeunes, donc en articulation avec le secteur de psychiatrie de l'enfant. Et j'en parlais donc pour montrer comment ce travail sur le terrain permettait, justement par rapport à des questions d'identité, pour un certain nombre de jeunes qui sont dans des difficultés à se situer, autant dans le passage adolescent, autant vers le monde adulte que dans des repères, un questionnement sur le fait d'être français ou pas, des choses comme ça.

Donc, comme exemple de structure qui... Alors ce que je disais, c'était ça peut-être l'intérêt de la psychanalyse, c'était que les « accueillants » dans un lieu comme ça qui n'ont pas ces repères de la psychanalyse, ne peuvent pas travailler. Enfin, ça devient du travail social, du travail éducatif, mais il n'y a pas de possibilité disons de faire passer ces jeunes si on n'a pas soi-même l'expérience au moins de bouts de cure.

L'autre aspect, par rapport à ces structures, c'était la dimension des sublimations et de l'usage de la culture d'un certain nombre de productions sublimatoires, alors ça peut être de la poésie, ça peut être la peinture, c'est un certain nombre de façons d'accompagner... j'ai un peu perdu mon fil !

Et donc voilà, j'en parlais aussi parce depuis moi ce que je vis en Île-de-France et peut-être particulièrement dans le 93 au niveau des structures sanitaires, il y a des nouvelles ARS, les agences régionales de santé, des politiques de mise en réglementation, de direction que je n'avais jamais vécues jusqu'à il y a deux ans. C'est-à-dire on commence à nous dire ce qu'il faut faire et comment il faut le faire. Par exemple par rapport aux expériences novatrices de mon service, on commence à me dire : « mais tout de même, Docteur, vous travaillez dans la dentelle, ce n'est pas possible de faire des choses comme ça, il faut fusionner vos structures, plutôt que deux ou trois structures de terrain, vous allez les rassembler dans une grosse structure, comme ça en unité d'échelle. » Alors, ça m'avait été dit par le passé, mais là, il y a une pression de plus en plus forte que je trouve très redoutable, sous l'effet de se dire que l'argent public étant rare – c'est la justification qu'on trouve – il faut au mieux l'utiliser parce qu'on n'aura pas plus d'argent, il faut faire plus avec pareil, voire moins. Mais c'est tout de même des politiques purement gestionnaires.

Quelques mots sur les questions d'identité, je trouve que ce sont des questions redoutables. Il m'a semblé avoir travaillé des textes freudiens et lacaniens, chaque fois je crois avoir compris et je m'aperçois que souvent je me plante, entre l'idéal du moi, le moi idéal. Tout ça pour dire que je suis intéressé pour remettre en jeu mais je trouve que c'est compliqué et malgré tout, ce qui me semble toujours le dérapage, ce sont toujours les questions imaginaires qui viennent et qui font justement la violence de ces situations. Pourquoi il y a une telle violence ? Ce sont des confrontations à l'Autre dans le miroir, je pense que c'est là une dimension... c'est quelque chose qui ne peut pas être symbolisé et qui du coup se retrouve comme un face-à-face imaginaire. Donc pour dire que dans ces

situations il y a quelque chose qui a tout de même une grande complexité entre un moment de notre civilisation, des problèmes économiques...

Faouzi Skali – Vous avez le sentiment un peu qu’il y a une montée de ce désarroi identitaire, ou pas forcément ?

Hervé Bentata – Je dirais qu’il y a une montée du besoin d’avoir un grand Autre qui tient quelque chose qui est un accrochage de plus en plus fréquent des jeunes et peut-être aussi des moins jeunes, un besoin de croire, d’être commandé.

Faouzi Skali – Là, c’est la figure du père un peu qui a été évoquée tout à l’heure, un référent.

Hervé Bentata – Un père tout-puissant.

Isabelle Tokpanou – Je suis médecin, psychiatre, psychanalyste. Qu’est-ce que je peux dire de ce que j’ai entendu ce matin ? C’est passionnant et en même temps je trouve que ça montre bien la complexité de ces questions qui m’intéressent à plus d’un titre. Depuis quelque temps j’ai eu l’occasion, dans un journal, de m’intéresser à la question des langues et notamment de certaines langues africaines. L’idée m’était venue à partir d’un nombre de questions qui sont venues puisque je suis membre de l’A.L.I. donc je participe à chaque fois au nom du travail de l’A.L.I. et la question m’est venue, mais je crois que c’est une question ancienne, de savoir si on pouvait finalement chez tous les peuples parler d’un inconscient. C’est une question qui pour les psychanalystes a l’air banal mais je crois qu’elle ne l’est pas, parce que je me suis rendue compte en travaillant sur ces questions-là, qu’on peut tout à fait, et que personne n’est à l’abri avec les meilleures intentions du monde de prendre ces questions-là, y compris les psychanalystes, sur le versant, un versant aussi un peu idéologique, c’est-à-dire en se demandant, est-ce que certains seraient pourvus de quelque chose qui serait vécu comme un bien, parce qu’après tout pour être psychanalyste il faut quand même un peu s’intéresser à l’inconscient et on suppose qu’on en a un, enfin je ne sais pas si on peut dire les choses comme ça. Donc, est-ce que cette chose-là doit être considérée comme un bien que nous partagerions ? Et on voit que dès lors que l’on pose les questions de cette façon-là, il y a forcément ceux qui seraient du côté de ceux qui n’en seraient pas pourvus. C’est pour dire la démarche dans laquelle ces questions me sont venues avec d’autres observations et ce dont je me suis rendue compte il n’y a pas très longtemps, par un travail et puis avec des échanges que j’ai eu l’occasion d’avoir aussi avec Monsieur Melman, c’est que tout compte fait, quand on prend les choses du côté des langues, de certaines langues africaines notamment, on voit bien comment une langue c’est tout un univers de pensées, c’est-à-dire comment avec une langue va tout un univers de pensées, une façon de penser et comment finalement, il m’a semblé, enfin moi j’ai toujours trouvé que ça m’a apporté un certain soulagement même si d’autres questions surgissent inévitablement, c’est-à-dire qu’au fond on peut se battre sur des questions qui pour certaines sont dues à des questions de logique, logique linguistique, à comment est-ce qu’on parle, donc comment est-ce qu’on est en rapport avec l’autre, comment est-ce qu’on aime, enfin voilà. Donc peut-être qu’il y aurait des façons comme ça de dégonfler un peu, enfin c’est peut-être purement utopique ce que je dis, de dégonfler certaines convictions ou certaines tensions, peut-être par des choses comme ça, par le travail sur les langues. Mais on voit bien, une fois que je dis ça, ce n’est pas fini puisqu’on voit bien comment quand on traite ces questions la tentation imaginaire, la tentation identitaire et ses mirages... n’est jamais loin. Enfin voilà ce que je pouvais dire.

Faouzi Skali – C’est dans quel contexte ? Dans le contexte africain ou hors de leur contexte, dans un contexte migrant ?

Isabelle Tokpanou – C’est un peu tout ça, c’est aussi venu de questions sur le fait colonial, sur les effets du fait colonial sur les personnes qui ont été colonisées, notamment sur les langues, sur la langue, sur les religions. Enfin c’est très vaste ces questions-là, c’est de là que ça m’était venu.

Faouzi Skali – Donc ça nous ramène à la question coloniale dont on a déjà parlé. Mais pourquoi cette question ressurgit-elle aujourd’hui ? C’est curieux. Pourquoi elle ressurgit ? C’est une question. La colonisation n’arrête pas de ressurgir de manière encore plus vive et puis voilà... juste après la période coloniale, alors qu’en réalité aujourd’hui on a l’impression qu’elle reprend une force très nouvelle et donc il y a des raisons pour cela. C’est la question qu’on pourrait se poser, pourquoi.

Nazir Hamad – Est-ce que je peux seulement mettre un bémol. Pour moi ça toujours été la question de l’islam avant que ce soit la question des nord-africains.

Souviens-toi de deux faits : pourquoi l’Europe s’est opposée à l’entrée de la Turquie en Europe ? Vous vous souvenez de la position de Giscard d’Estaing... quand il y était opposé ? Il a dit : « Je ne veux pas que le plus grand pays d’Europe soit musulman ».

Deuxième chose et vraiment j’étais le premier surpris de ça : c’est pour l’indépendance de l’Algérie, quand De Gaulle était pour. Schumann lui a dit : – mais pourquoi vous êtes pour, je suis étonné de votre position... Vous vous souvenez, sa voix, les Français parlent aux Français... Charles De Gaulle lui dit – de deux choses l’une, on ne peut pas continuer comme ça, ou bien on reconnaît les Algériens comme des citoyens français à part entière, ou bien on leur donne l’indépendance. Et il regarde Schumann et lui dit : – si on leur donne la citoyenneté à part entière, la France va devenir musulmane. Est-ce que tu veux que la France devienne musulmane ? – Non, ce n’est pas ma position. Donc il lui a dit : – On donne l’indépendance à l’Algérie. Ce qui veut dire que la question de l’islam a toujours été une question très présente. [X – C’est très intéressant ça] Et je veux dire, cette question nord-africains et autre n’a jamais... il n’y a jamais eu de séparation entre la question de nord-africains et de l’islam.

Faouzi Skali – Oui c’est vrai. C’est-à-dire que maintenant c’est un débat interne aussi à la société française.

Nazir Hamad – Oui, parce que l’islam ça devient..., en ce moment l’islam est la deuxième religion de tout..., de la majorité des pays...

Christine Goémé – Enfin l’islam est quand même..., en tout cas une certaine forme d’islam... je ne sais pas comment on pourrait le dire mais il y a un certain Islam aujourd’hui qui est complètement européen, par exemple l’islam andalou.

Nazir Hamad – Ça devient une question urgente à mon sens. Je peux me tromper, veuillez m’excuser, la majorité des pays européens maintenant, l’Italie, l’Espagne, la France, l’Angleterre, l’Allemagne, la deuxième religion et ce n’est pas marginal est l’islam. Et comment faire de cet islam, celui... qui est soluble dans l’alcool ?

Christine Goémé – Il faut redécouvrir justement les racines européennes de l’islam... Ça serait pas mal !

Nazir Hamad – Est-ce que l’islam est soluble dans l’alcool ou pas ? La question est là.

Faouzi Skali – Dans l’alcool ?

Christine Goémé – Qu’est-ce que vous en pensez Messieurs ?

Nazir Hamad – Dans l’alcool [rire].

Christine Goémé – Est-ce que redécouvrir les racines européennes de l’islam ça ne serait pas une bonne chose finalement ?

Abdou Hafidi – C’est très compliqué de parler comme ça de façon générique de l’islam, moi je n’ai jamais parlé de l’islam, je parle des musulmans, qu’est-ce qu’un musulman au fond ?

Oussama Cherif al-Idrissi – Juste un élément. J'ai l'impression, je rejoins un peu ce que tu dis, c'est que l'islam en tant que catégorie globale a énormément compté dans la formation de l'identité européenne, surtout pendant le XIX^e siècle. Et ça c'est quelque chose qui a été oublié, refoulé en nous.

Faouzi Skali – Dans quel sens ?

Oussama Cherif al-Idrissi – Dans le sens négatif.

M.-Ch. Laznik – Par rapport à l'empire ottoman.

Oussama Cherif al-Idrissi – La délégitimation de la présence de l'islam en Europe est un fait constructif de l'identité européenne, c'est comme ça que je classe les choses actuellement et c'est quelque chose qui n'est pas pensé et qui se joue en dessous dans nos discussions et qui fait que bon quand on parle de l'islam, on ne parle pas des musulmans, on parle de l'Islam, en Europe on est toujours gêné, on cherche, au lieu de parler des musulmans on parle de nord africains. Il y a une gêne quand on parle de ce sujet-là.

Abdelhai ben Ghazi – Parce qu'il y a une peur de l'hégémonie. Il y a une hégémonie quelque part qui se présente, qui est là menaçante, et cette hégémonie devient de plus en plus probante...

Oussama Cherif al-Idrissi – C'est quand même paradoxal que cette peur s'exprime au moment où l'Europe elle-même devient hégémonique. Ce n'était pas quelque chose qui était antérieur, c'était pas au XVIII^e siècle, c'est au XIX^e siècle quand on a créé le discours orientaliste, on a créé l'histoire de Charles Martel, qu'on a mis en place tout un dispositif qui accompagnait l'aventure coloniale.

M.-Ch. Laznik – C'est le démantèlement de l'empire ottoman.

Oussama Cherif al-Idrissi – Il y a un paradoxe et on n'en parle pas et ça se joue en dessous dans les différents discours et on est complètement coincé. On parle beaucoup des musulmans, de l'islam, de comment réformer, etc., mais on ne parle jamais de comment s'est formée l'identité européenne, ou française et occidentale, la seule chose dont on parle c'est : actuellement il y a un trouble identitaire en Europe et non plus que ce soit à cause du fait qu'il y a des immigrés ou que ce soit le problème économique mais on ne va pas beaucoup plus loin.

Christine Goémé – Il y a peut-être aussi le fait que par exemple l'Europe et la France n'ont plus rien à dire sur l'Orient, que le discours politique est aux degrés en-dessous de zéro, qu'à chaque fois qu'il faut parler d'un problème politique au Moyen-Orient, on dit des généralités mais les plus bêtes possible.

Oussama Cherif al-Idrissi – C'est compliqué l'Orient comme on dit.

Christine Goémé – D'accord. Mais on n'essaye pas de réfléchir à rien du tout. On dit simplement des banalités, il n'y a plus aucune présence en réalité. Est-ce qu'on ne serait pas en train – c'est une question qui me vient en t'écoutant – de substituer un Orient intérieur à un Orient extérieur qui a disparu au fond, qui n'existe pas.

Faouzi Skali – Est-ce que de pouvoir renouer avec une chose, est-ce qu'il y a quelque chose qu'on peut appeler de façon monolithique « islam » ? Alors qu'on sait que c'est très compliqué, qu'il y a des « islam » et qu'il y a des grands courants idéologiques qui ne sont pas tous les mêmes et ainsi de suite.

Charles Melman – Il y a un islam.

Abdou Hafidi – Il y a deux manières de parler aujourd'hui de l'islam. Ou on en parle comme d'un épouvantail ou on en parle comme d'un idéal. Mais je crois qu'il faut parler ni en termes d'épouvantail, ni en termes d'idéal. Je crois qu'il faut ramener tout simplement l'islam comme une

pratique à ceux qui la pratiquent. Historiquement c'est le même islam, c'est la même religion, ce sont les mêmes courants qui ont prévalu en Andalousie. Nous savons que cet exemple, sans pour autant le magnifier parce qu'il y avait quand même des figures sombres. Donc parfois on passe un peu à côté, mais globalement, ça a été un moment, un grand moment de construction, de participation des musulmans à l'universel. C'est cet islam lui-même qui est aujourd'hui réinterprété, réinterprété donc il s'agit bien d'abord de la réappropriation par les hommes dans des temps politiques avec une conjecture historique face à des effets qui sont nouveaux aujourd'hui, c'est-à-dire que nous sommes dans une mondialisation où il y a une généralisation tout simplement, de ce que vous avez rappelé ce matin : *l'homo-economicus*, qui réduit aujourd'hui le monde uniquement à un marché, et ce marché-là est ouvert à tout le monde. Le problème c'est qu'il a créé des troubles concernant l'accès à ce marché d'abord, et des troubles : comment négocier avec ce marché. On ne négocie pas seulement avec le dollar ou avec le pétrole, on négocie également avec les valeurs, avec les histoires et avec évidemment des rebonds et remous identitaires. Ça c'est la première chose dont devraient toujours parler les musulmans, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui à un moment donné se sont emparés de cet héritage.

Deuxièmement, je persiste et je signe, que la question dite de l'ensauvagement de la religion, je préfère ne pas associer ni judaïsme ni christianisme ni islam dans cette opération d'ensauvagement du monde, l'ensauvagement de la religion, la récupération de la religion comme un discours militant, combattant, je dirai agressif, dominateur, ou plutôt voulant être dominateur [F.Skali – conquérant] fait partie d'un trouble général, d'une espèce de dérèglement hormonal du monde, d'une... dérive... au pluriel : dérive écologique, dérive financière, dérive climatique, dérive humaine, dérive des valeurs, et dérives...

Je crois que si on se focalise sur : d'un côté vous avez l'islam, de l'autre côté vous avez le monde, on risque de tomber dans les travers précisément de ceux qui nous attendent à ce niveau-là en disant « tout est prédit autour de l'islam ». C'est une erreur que de focaliser tout autour de la question religieuse. Olivier Roy a écrit des pages magnifiques, l'homme de la connaissance, l'homme qui connaît nos dossiers depuis 30 ans et parcourt le monde. Et c'est avec l'Afghanistan qu'il a dit que nous sommes plutôt dans une récupération par le radicalisme de la question islamique et non pas une islamisation radicalisée. Et je crois, j'ai encore dit ce matin, que la radicalisation aujourd'hui de la société française se décline sur plusieurs modèles.

Vous avez une radicalisation du silence. Ceux qui ne font plus rien, qui ne votent plus, qui ne parlent plus : c'est une radicalisation de la société qui ne prend plus part au jeu démocratique considéré comme français.

Et il y a une radicalisation de ceux qui se jettent dans les bras du Front National et nous sommes aujourd'hui dans une société qui aujourd'hui vote, à 30, 40, 68% dans certains départements pour le Front National : c'est une radicalisation.

Et il y a une radicalisation de la pauvreté dont les modèles n'ont jamais été connus jusqu'à présent.

Il y a une radicalisation des mœurs. Le mariage pour tous est une radicalisation des mœurs mais sauf qu'on peut la considérer comme une radicalisation dans le sens « bon » pour certains et donc « mauvais » pour d'autres. Mais c'est une nouveauté, une rupture avec le passé.

Il y a une radicalisation de ce qu'on appelle la recherche des racines...

Faouzi Skali – Mais, pour reprendre un peu la question parce que de dire l'islam en général, parce qu'on sait par exemple qu'il y a quand même quelque chose qui a surgi depuis le XIX^e siècle, fin du XVIII^e-début XIX^e, dans le monde musulman lui-même, qui est un mouvement précisément dogmatique, intégriste, conquérant, exclusiviste et qui a créé une situation inédite...

Abdou Hafidi – Il y a deux mouvements. Il y a le mouvement dogmatique dont tu parles et il y a aussi le mouvement islamiste réformiste, en même temps.

Faouzi Skali – Ce que je veux dire, juste pour dire déjà, il y a le mouvement qu'on appelle wahhabite, pour simplifier.

Julien Maucade – Pour dire les choses.

Faouzi Skali – Pour dire les choses.

Abdou Hafidi – ... saoudien ! Les saoudiens c'est quelque chose qui est clair.

Faouzi Skali – Et vis-à-vis duquel tout de même il y a un très grand nombre de musulmans qui se dissocient totalement de cela et qui vivent cette émergence du wahhabisme sur la scène internationale aidés par évidemment les ressources pétrolières, aidés par la connivence parce qu'à partir du moment où il y a des ressources pétrolières il y a des protections, il y a des alliances sur lesquelles on ne va pas revenir. Mais enfin quand on parle de cela... et on dit l'islam, est-ce qu'il y a pas une confusion, est-ce qu'il n'est pas nécessaire, tout à l'heure on avait dit qu'il fallait mettre les mots sur les choses pour ne pas rajouter aux malheurs du monde. Alors si on dit l'islam en parlant du wahhabisme, on passe dans une confusion qui peut être extrêmement grave d'autant plus que ces jeunes quand on parle de Daech, qui sont les victimes de Daech, sont les victimes du wahhabisme. C'est clair. Clair et net. Et pas d'autre chose, pas d'une autre version. Il faut quand même un peu différencier les choses.

Nazir Hamad – Attention ! Si on tient une position comme ça, on est en train de dire mais quel est le vrai islam [F. Skali – Mais non, on constate] mais c'est ça la guerre actuelle !

Faouzi Skali – Mais non ! On constate, Nazir. C'est historique ça.

Nazir Hamad – Là ici, c'est le problème de l'islam, wahhabite... (*inaudible 36 30*) et ainsi de suite... et c'est la bagarre.

Faouzi Skali – Ce n'est pas l'islam wahhabite. On a wahhabisé quelque chose qui était... (*inaudible 36 39*) [Abdou Hafidi – Absolument, parce que... la Mecque...] la doctrine, elle est là ! Le marxisme, excusez-moi, mais ça a donné des chapelles multiples, alors où est le vrai marxisme, est-ce que quelqu'un pourrait me dire ?

Christine Goémé – Mais le wahhabisme triomphant aussi pour des raisons économiques, hein ! Il y a la Mecque.

Faouzi Skali – Nazir, simplement, comme j'essaie d'être modérateur, ce que je veux dire, c'est que là, je ne porte pas de jugement sur ce qui est le bon islam, ou le vrai ou pas le vrai, mais enfin il est établi historiquement, c'est quelque chose de factuel, que l'extrémisme que l'on connaît aujourd'hui est issu de ce mouvement wahhabite – ça c'est clair, tout le monde le sait, il n'y a rien de nouveau là-dedans – et que Daech est une des filiations du wahhabisme jusqu'à ce que même... On l'a cité souvent ces derniers temps l'article de Kamel Daoud dans le New York Times qui disait que l'Arabie Saoudite c'est un Daech qui a réussi. Et ce n'est pas faux. Voilà, tout ça il faut quand même un peu le mentionner comme un fait historique, pour le moment ce n'est pas un jugement de valeur.

Donc, Madame vous voulez intervenir je crois. [Ch. Melman – Oui, Claire] et après Monsieur.

Claire Brunet – Oui, un propos en particulier, cette affaire de la guerre d'Algérie tout de même. Moi, ce qui me pose question puisque vous dites que le général De Gaulle s'inquiétait que la France devienne musulmane. Mais les Algériens de l'époque, et je parle comme fille d'un Algérien de l'époque, qui était fondamentalement quand même d'abord militant du FLN et donc pour partie au moins autant marxiste que musulman, il me semble pour reprendre un de vos termes que les choses sont devenues de plus en plus intégristes. C'est-à-dire que ces identités divisées existaient aussi en

Algérie par exemple, mais sûrement aussi au Maroc, en Tunisie. Par exemple sur l'Afrique cette écrivaine nigériane, comment s'appelle-t-elle ? J'oublie toujours son nom : Adichie...

Isabelle Topkanou – Chimamanda Ngozi Adichie.

Claire Brunet – ... voilà, elle raconte la guerre du Biafra et dans l'un de ses livres on voit bien comment..., d'abord il y avait une élite intellectuelle qui naît alors dont on pourrait dire qu'elle était un effet de la colonisation, mais enfin en attendant... Donc je me disais en vous écoutant que la phrase de Lacan comme quoi on reçoit le message de l'autre sous forme inversée ou on l'assume, avait formidablement bien fonctionné puisque les Algériens de l'époque n'étaient pas d'abord musulmans, ils étaient musulmans. Mais disons qu'il y avait de la place pour articuler une autre identité.

Nazir Hamad – Non mais ils veulent parler du point de vue démographique, pas du point de vue conversion.

Claire Brunet – J'entends bien... mais même comme terme. Moi ce qui me pose question c'est plutôt aussi cet appauvrissement généralisé [F. Skali – Oui, la rééducation de l'identité] c'est-à-dire qu'il n'y a pas un appauvrissement exclusivement du côté des français ou des puissances coloniales, il y a aussi un appauvrissement, le Liban faisant peut-être exception d'ailleurs, la Tunisie semble-t-il, mais bon l'Algérie, on peut se poser des questions, un appauvrissement dans l'éducation à la citoyenneté peut-être ?

Faouzi Skali – Oui, il y a une identité qui devient prévalente par rapport à toutes les autres alors qu'elle pouvait coexister avec d'autres identités naturellement auparavant.

Claire Brunet – Voilà. Je ne dis pas que les problèmes n'existaient pas... Je ne suis pas idéaliste !

Anne Cathelineau – C'était en écho à ce que vous veniez de dire. Je me présente, je suis diplômée de l'INALCO en arabe classique, membre de l'A.L.I. et secrétaire du Centre International de Dialogue et de Recherche sur les Identités Subjectives et Sociales (C-IDRISS). Il me semble aussi qu'il y a aussi une dimension, une dimension essentielle et qui parle à tout le monde parce qu'en fait c'était un peu ma question... Pourquoi est-ce que des jeunes qui connaissent pas l'islam ou très peu, qui viennent parfois d'autres traditions ou bien laïques, sont interpellés par ce discours [M-Ch. Laznic – souvent laïque] souvent laïque mais qui peuvent être d'origine catholique, juive, [F. Skali – athée] athée, parfaitement, sont interpellés par ce discours. Et il me semble que la dimension messianique de ce discours qui est utilisée par Daech, qui est présente en islam dans le sunnisme même si elle assez méconnue, elle est plus connue dans le chiisme, et parle évidemment aussi bien à des jeunes qui sont, même s'ils sont athées et de culture laïque, auront dans notre culture une connaissance fût-elle plus ou moins consciente, du messianisme et de l'utopie qu'il propose et qu'on peut d'ailleurs aussi peut-être voir dans des mouvements d'extrême droite comme le Front National qui utilise lui aussi, mobilise aussi cet... tout en disant que c'est pas...

Faouzi Skali – ... un discours réducteur.

Anne Cathelineau – Voilà, que la classe politique propose. Et en tout cas en islam, il y a un courant messianique qui reste puissant, qui est peu connu dans le sunnisme, qui a été beaucoup plus étudié dans le chiisme et qui peut très bien servir de figure, la figure du *Mahdî* puisque c'est comme ça qu'on l'appelle, qui veut dire *le Bien-Guidé* et non pas *L'oïnt* comme en hébreu, comme ça été traduit ensuite en français par le terme de *Messie*, a été utilisé, mobilisé tout au long de l'histoire de l'islam par les premiers califes mais aussi bien après par des mouvements, par exemple, je pense au *Mahdisme* au Soudan, des mouvements donc assez récents et qui continuent d'agir. Et ces traditions, pour ce que j'en ai un peu étudié et ce qu'on m'en a dit, continuent à circuler, continuent à être

véhiculées, utilisées, elles sont très diverses donc on ne peut pas non plus..., mais en tout cas ce qui est sûr c'est qu'elles parlent à tout le monde. Elles parlent aussi bien à des gens d'origines..., qu'ils soient athées, juifs, chrétiens ou...

Faouzi Skali – La question à travers ce que vous dites, on pourra en reparler, c'est comment dans certaines circonstances, historiques, politiques, d'un moment, celles-ci deviennent à même de pouvoir laisser surgir facilement ce type de discours extrémiste et qui répond à cette situation. Parce qu'il ne faut pas l'oublier... comment des circonstances se préparent pour laisser surgir, c'est ce qui s'est passé, ce qui a étonné tout le monde, avec Daech, qui semblait surgir de nulle part, en fait il y a tout un ensemble de circonstances qui ont fait que la sélection de ce discours-là a pu être possible, je voudrais juste attirer l'attention là-dessus.

M.-Ch. Laznik – Et je voudrais après dire un petit mot.

Julien Maucade – J'associe dans tout ce que j'entends sur le livre de Freud sur le *Malaise dans la civilisation*. Il y a certainement un malaise, je pense qu'on serait d'accord pour dire qu'il y a un malaise et je me demande si ce malaise, on doit le nommer. Un moment on a pu le nommer par l'économie, l'horreur de l'économie, l'horreur économique, un moment ça peut être l'émigré, un moment ça peut être une ethnie, et là, ça peut être, pourquoi pas, l'islam. Donc ce malaise il faut le nommer, il faut donner un nom et selon la nécessité on peut toujours trouver une nomination ou une direction, je dis ça pour rejoindre quelque chose toujours de ma pratique, la question de la langue, on parle de la déchéance de la nationalité mais dans ma pratique, ça m'arrive souvent de demander aux jeunes de dire déjà dans un premier temps ce qui se passe pour eux. J'étais souvent même surpris et étonné, ils ne savent pas, ils ne savent pas le dire. Ils savent qu'il y a quelque chose qui ne va pas mais pour le nommer ils n'y arrivent pas. Donc je passe dans l'étape d'après, « eh bien dites dans votre langue maternelle ». Et là, vous voyez sur leur visage un désarroi. Et ce qui est encore plus étonnant, je leur demande..., quand je leur dis « c'est une souffrance, j'entends votre souffrance », là ils sont soulagés mais quand je leur dis « comment vous dites souffrance en arabe ? » Eh bien ils ne savent pas. Ils n'ont pas trouvé le mot « souffrance », pas plus que le mot « douleur », et Monsieur me disait qu'il y a plus d'une dizaine de mots qui nomment la souffrance en arabe... Donc par rapport à la déchéance de nationalité, je vais faire un rapprochement qui va peut-être vous paraître bizarre. Quelqu'un qui n'a pas de passeport, qui n'a pas de nationalité donc il habite quel pays, on ne sait pas. Mais quelqu'un qui n'habite pas une langue, qui ne s'approprie pas une langue, ou qui ne contrôle pas sa langue maternelle, il est de quelle nationalité ? Il est d'où ce sujet-là ? Je me demande si on n'est pas face à quelque chose – à tous les niveaux – que ce soit depuis nos jeunes en passant par les moins jeunes, les adultes jusqu'à nos hommes politiques, s'il n'y a pas quelque chose de cet ordre-là qui est une crise dans ce qu'on peut nommer, dans ce qu'on peut dire de ce qui se passe dans nos sociétés et pour chacun. C'est-à-dire il n'y a pas de mots pour dire, peut-être que c'est encore tôt, je n'en sais rien, parce que je reviens à la proposition de Monsieur Melman par rapport au texte que l'on va adresser à des jeunes, en communication on dit, il faut cibler les gens à qui on s'adresse. Donc c'est qui ces jeunes ? Je peux vous dire que par rapport à l'écriture par exemple, à la lecture, les jeunes que je rencontre moi, ils ne le diront pas, ce ne sont pas des lecteurs et encore moins des écrivains même si je les incite beaucoup à écrire. Comment faut-il faire ? Il faut faire un clip peut-être pour communiquer avec eux ?

M.-Ch. Laznik – Ça c'est sûr, c'est la seule forme.

Julien Maucade – Juste je me permets de dire, que dans ma communication avec eux...

Faouzi Skali – Comme pour Daech d'ailleurs.

Julien Maucade– Alors ça c’est encore autre chose. Parce que j’ai regardé des clips de Daech et ça m’étonne que ça soit fait par Daech. Bon bref, peu importe, parce que ça demande une connaissance...

X– Ils sont très époque !

Julien Maucade– Oui, très très très intègres et puis.... Je communique beaucoup avec les jeunes par dessin. Je fais des dessins et je les incite à dessiner aussi et ça ça marche. Comme si parfois la parole, ça ne leur parle pas. On n’arrive pas à... [*F. Skali* – à formuler] à formuler mais ils ne sont pas accessibles par l’adresse de la parole, par contre les gestes et le dessin, oui. Ce que je voulais dire c’est ça, il y a quelque chose, maintenant on peut dire que c’est l’islam, c’est-à-dire ce malaise il faut qu’on puisse nommer, on peut l’appeler « l’islam » maintenant parce que ça arrange peut-être, et puis il y a quelque chose de généralisé qui est l’ignorance de la langue maternelle. Comment on communique avec quelqu’un qui ne parle pas, qui n’est pas dans une langue.

Charles Melman – C’est très important ce que vous dites Julien, parce que cela voudrait dire qu’en réalité ils n’ont pas de langue.

Julien Maucade– C’est quoi quelqu’un qui n’a pas de langue ?

Faouzi Skali – Qui n’a pas d’identité.

Charles Melman – Qui n’a pas d’identité, qui dès lors est aspiré par la proposition d’une langue qui les appelle, qui les invite...

Faouzi Skali – On leur offre une grille de lecture, c’est ça qui est important, ce que Daech leur offre c’est quelque chose prêt à consommer avec les bons, les méchants, ce qu’il faut faire, ce qu’il ne faut pas faire, les rituels, c’est ça.

Abdou Hafidi – Dans un rapport en 2002, le sémiologue et linguiste, Claude Hagège, c’est un homme dont le travail est de scruter non seulement la langue, les langues et toutes les langues, disait, c’est un rapport qui a été remis, donc en 2002, parce qu’il y avait encore le gouvernement Jospin, c’était donc à Jean-Pierre Chevènement qui était ministre de l’intérieur, lui avait remis un rapport sur un certain nombre de questions, et l’une des recommandations de Claude Hagège dit en substance « si vous voulez que la France construise des citoyens des générations dont on parle, le meilleur chemin c’est d’abord de les réconcilier avec la langue de la mère et du père et qu’ils puissent être directement reliés par la langue arabe, berbère et d’autres langues, ils seront d’excellents français car l’instance linguistique acquise est une assurance qu’ils peuvent partir de quelque chose. Je me souviens, il avait donné l’exemple suivant, on adhère jeune à une nation si on n’est pas d’abord enfant d’un quartier... une maison, un quartier, une ville, une région, d’un pays. Or on leur demande de brûler les étapes, y compris lorsqu’on les installe dans un no man’s land linguistique. Il est vrai que la question de la langue, lorsqu’un enfant toute la journée parle une langue et quand il rentre chez lui avec ceux qui lui sont les plus intimes, avec qui il partage pratiquement l’intime, ce qu’il ne partage pas ailleurs, il est obligé de se coltiner quelque chose qu’il ne sait pas, il est obligé d’apprendre des choses qu’on ne lui apprend pas. Il est vrai que cette contradiction a été résolue partiellement par ceux qui ont accès au savoir qu’on appelle la génération qui est arrivée au politique et à la société par le haut. Ceux qui ont réussi. Rachid Arhab est un des exemples, lui qui n’a pratiquement pas parlé kabyle pendant longtemps, mais lui il a accédé par autre chose. Mais aujourd’hui, la plupart de ces jeunes..., je dirais : tout est bouché, le travail, l’emploi, etc. et le seul lieu qui leur permet d’être encore lié car il faut lier, est la religion, le mot religion, c’est d’abord lier, l’origine je dirais du mot « religion » c’est relier quelque chose. Et peut-être, cette question-là de la langue qui est un peu la patrie de ceux qui n’ont pas de patrie, il me semble, le fait de les couper non

pas de leurs racines mais de l'intimité qui est la leur, c'est-à-dire avec la mère avec le père, a ruiné complètement l'entrée dans ce qu'on appelle simplement le cénacle de la normalité citoyenne.

Julien Maucade – Juste une remarque, courte. On se parle, je veux dire on peut se parler à soi-même, mais ces jeunes-là qui n'habitent pas une langue, en quelle langue ils se parlent ? Comment ils se disent les choses ?

Abdou Hafidi – Ils ont inventé une langue qui est le rap, ils l'ont inventée.

M.-Ch. Laznik – Le rap est la langue dans laquelle on pourra passer notre papier.

Faouzi Skali – Je vais distribuer la parole qui est demandée depuis tout à l'heure par un certain nombre d'entre vous.

Charles Melman – Je vais vous raconter un tout petit fait clinique. L'histoire d'un enfant de cinq ans qui m'a été amené par l'orthophoniste qui s'en occupait, un enfant de cinq ans de parents algériens et qui parle une néo-langue. C'est-à-dire ce n'est pas du français, ce n'est pas de l'arabe et c'est une langue qu'il a inventée dans sa relation à sa mère. Et sa mère donc est la seule qui le comprend et lui n'a pas d'autres relations, (il ne voit pas son père), ni... évidemment l'école n'est pas possible, il n'a pas d'autre langue que celle avec sa mère. Et que se passe-t-il ? Sinon la volonté de protection que peut avoir la mère vis-à-vis de son enfant, car effectivement dans quel monde va-t-elle l'approcher ? La volonté de protection et d'autre part le vœu bien entendu de l'enfant de rester à jamais attaché à sa mère. Et donc voilà un type de situation qui n'est sûrement pas exceptionnelle et qui vient illustrer ce que vous dites, ce que vous indiquez très bien.

Faouzi Skali – Vous touchez à un point très sensible avec cette question de la langue, je pense que c'est fondamental, mais ça ne résout pas tout mais on voit bien où se situe votre problème.

Je crois qu'il y avait Abdelhai, et puis après Isabelle, et puis Monsieur...

M.-Ch. Laznik – Moi aussi, je voulais dire un mot.

Faouzi Skali – Oui bien sûr.

Abdelhai ben Ghazi – Je voudrais vous parler d'abord de pèlerinage. Le pèlerinage c'est le point de contamination le plus fort qui nous a atteint au niveau de la religion parce qu'on envoie des gens incultes qui ne connaissent pas l'islam qui vont rencontrer un islam « pluriel » qui est complètement peut-être borné, le tchador, l'habit afghan, ils y reviennent. C'est comme nous, lorsqu'on a débarqué à Paris, on a voulu être comme des parisiens, on s'est habillé comme des parisiens, on a mangé leur fromage, on a bu leurs vins, on a consommé comme eux. Eux, ils n'ont jamais voyagé, ils voyagent pour la première fois, ils prennent l'escalier roulant et l'avion pour la première fois. Pour eux tout est nouveau donc ils embrassent ça de plein cœur. Donc on envoie des gens incultes rencontrer un islam faux, un islam qui n'en est pas un. [X 55:30 – C'est Disney Land à la Mecque !] Alors quand ils y vont ils reviennent avec quelque chose, d'ailleurs tous ceux qui sont revenus sont revenus avec des barbes et avec la djellaba. En Andalousie pour aller en pèlerinage il faut subir, je ne dis pas suivre, mais subir une formation de cinq ans et c'est justifié parce que avant d'aller connaître autre chose il faut d'abord connaître sa propre religion, la connaître d'abord à fond avant d'être contaminé par quoi que ce soit.

Deuxième point qui a menacé un peu l'islam c'est qu'auparavant il y avait des autorités, ou une autorité capable de dire à quelqu'un : ce que vous dites est archifaux vous n'êtes plus musulman, il faut aller refaire votre credo, vous êtes mécréant. Qui faisait ça ? Trois universités. La Quaraouiyine, ouverte depuis le XIX^e siècle, la Zitouna en Tunisie et Al-Azhar en Égypte. Ces trois universités ont été marginalisées d'une manière atroce au point que la Quaraouiyine a fermé pratiquement avant 1960 parce qu'elle était devenue très sulfureuse pour les pouvoirs publics. Zitouna, pareil. Al-Azhar a été

marginalisée au point de devenir une vasque de dinosaures. Ces trois universités représentaient ce que représente le Vatican pour le christianisme. Quand quelqu'un dérape, on lui dit : ce n'est pas ça, désolés. Il y a une autorité qui décide. Or cette autorité a été complètement écartée pendant un temps, aujourd'hui heureusement Sa majesté a eu l'intelligence de revenir à une réouverture de la Quaraouiyine, avec un autre concept, ça vient de se faire il n'y a même pas deux mois et peut-être que ça va être un paravent contre les dérives de l'islam parce que cette université formait des gens capables de dire à quelqu'un : ce que vous dites n'est pas de l'islam. Et ils étaient crus sans problèmes, les oulémas. On en revient maintenant, on espère quand même, c'est une erreur qui a quand même duré 46 ans, j'espère qu'on va se rattraper. En fait pour moi, j'avais écrit un article il y a plus d'une dizaine d'années sur un journal officiel parce que je ne pouvais pas le faire autrement, du temps de Hassan II, j'avais soulevé cette question que c'était une erreur d'avoir fermé la Quaraouiyine et que c'était le paravent contre les dérives de l'islam, dans le monde, pas seulement au Maroc parce que Quaraouiyine avait un impact formidable dans le monde et tout le monde adhérait aux thèses des oulémas de la Quaraouiyine, jusqu'à 1960. Voilà un deuxième point.

Un troisième point sur lequel je voudrais attirer l'attention lorsqu'on a parlé de binaire. Je me suis toujours posé la question de savoir si dans ce monde qui est régi par 200 états en moyenne, s'il y a dans ces 200 états 5, seulement cinq personnes dans un gouvernement quelque part, qui sont issues de la génération binaire. Ma réponse : non. Aucun n'est issu de la génération binaire. Les moins de 30 ans, des gens qui sont nés avec un biberon, avec le binaire...

Faouzi Skali – Tu veux dire avec le numérique ?

Abdelhai ben Ghazi – C'est ça. Qui ont l'esprit binaire. Eh bien ces gens-là ne sont pas au pouvoir. Tant qu'ils ne sont pas au pouvoir il y aura des dérives, parce que c'est d'eux que vient le mal, c'est d'eux qu'on pourra avoir une solution, et non pas de nous seulement. Parce que nous on est encore dans les idéaux, dans la tempérance, dans un tas de choses qui éloignent de leur manière de réfléchir. Ils réfléchissent autrement, ils sont dans une matérialité que vous avez appelée *homo-economicus*, qui est là, et c'est à eux-mêmes de trouver la solution aux problèmes qui se posent aujourd'hui. Ils trouveront plus la solution parce qu'ils sont plus affectés par le binaire que nous. Nous on y a adhéré, pas plus.

Faouzi Skali – On reviendra donc sur cette question d'Internet qui avait été tout à l'heure suggérée. Isabelle !

Isabelle Tokpanou – Je souhaiterais reprendre un peu cette question dont je l'ai dit un mot tout à l'heure : qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui cette question du fait colonial resurgisse de cette façon massive. Et moi je voudrais poser la question autrement : est-ce qu'en France, je parle de la France, est-ce qu'il est possible qu'on puisse parler du fait colonial, on dit le fait colonial mais il n'y en a pas eu qu'un, on le sait, de façon apaisée, de façon intelligente. J'ai tendance à penser que pendant un temps on n'en a pas parlé, très peu, alors maintenant on en parle de façon passionnée, de façon violente, chacun se raccrochant à son vide, à son vide de je ne sais pas quoi, alors il faut souhaiter que dans quelque temps on puisse en parler de façon apaisée, de façon détendue mais comme un fait qui mérite que l'on en parle. Parce que le problème c'est ça aussi.

Faouzi Skali – Aussi parce que c'est libérer la parole finalement.

Isabelle Tokpanou – Voilà, c'est ça, ça me fait penser à ce que disait Monsieur ce matin à propos de l'Unesco, ce n'est pas parce qu'on ne nomme pas les choses [F. Skali – qu'elles n'existent pas] voilà, et qu'on les met sous le tapis, et qu'on ne peut pas dire qu'un Noir est Noir et qu'un Blanc est Blanc, et que un chrétien est chrétien, que pour autant cette question-là ne se pose pas. Le problème c'est

comment parler de ces choses-là, comment est-ce qu'on peut les aborder, comment est-ce qu'on peut vivre au fond de façon normale, pas trop mal.

Faouzi Skali – C'est une question extrêmement intéressante, je pense qu'on doit savoir aborder. Monsieur, si vous voulez vous présenter rapidement.

Pierre-Yves Gaudard – Je suis maître de conférences en anthropologie à Paris V, psychanalyste et membre de l'A.L.I. Je voulais intervenir sur effectivement les faits, semble-t-il, de latence de la mémoire coloniale qui fait retour aujourd'hui, en disant que ça s'inscrit dans quelque chose qui est un contexte de fragilisation des identités paradoxalement, alors qu'elles semblent être réactivées de manière exacerbée mais elles ont été largement fragilisées. Et je pense notamment au fait que, puisqu'on a assisté à la fin des grands récits, l'idée nationale a une dimension phallique qui est un peu moins excitante qu'elle ne l'a été, même s'il y a du côté du Front National et de l'extrême droite un mouvement nationaliste, ce qui n'est pas confondre avec le patriotisme. Et on assiste comme ça dans les années 80-90 au retour, notamment avec l'œuvre de Pierre Nora des lieux de mémoire, c'est-à-dire cette fascination pour le passé. On sous-estime aussi ce qui a été une véritable révolution anthropologique, c'est la disparition du monde paysan. C'est-à-dire qu'avec les années 60, les paysans ça disparaît et qu'aujourd'hui il y a 2% de la population qui participe à la production agricole et à ce qu'on appelle le secteur agricole, et que le lien à la terre s'en est trouvé modifié, que c'est quelque chose qui n'existe plus, de la même manière que ça a pu exister jusque disons les années 40, même jusque dans les années 60, qu'il y a là des évolutions massives de la société qu'on sous-estime et qui font que bien paradoxalement ces identités dont il faut dire quand même qu'elles ont eu une fonction protectrice, au sens où ça renvoie à une tradition sur laquelle on peut s'appuyer, qui permet de voir l'avenir et qu'on est bien confronté... et de se préparer, même si on sait qu'il y a des risques et des incertitudes, on sait sur quoi, à quoi on peut se référer et on a un peu un bagage qui nous prépare à répondre à ces questions.

Et puis on assiste aussi et ça je reviendrai sur la dimension du messianisme qui a quand même une ambiance de millénarisme notamment sur le plan de la crise écologique qui, il ne faut absolument pas sous-estimer l'effet que ça a, notamment on le voit sur nos patients, au moment de La Coop 21, j'avais des patients qui me disaient le monde « mais le monde est devenu fou, les gens n'arrivent pas à se mettre d'accord alors que la crise est majeure ». Eh bien, dans cette situation de millénarisme, d'ailleurs le millénarisme a toujours été une composante du totalitarisme, il suffit de regarder les travaux qui ont été faits sur les jeunes intellectuels allemands qui ont participé au nazisme dans les années 30, c'est des gens qui étaient persuadés que ce n'était pas la fin du monde mais que c'était la fin de l'Allemagne et qu'à ce titre ils pouvaient se radicaliser. Bon, ce n'est pas la même chose, là [F. Skali – une fonction salvatrice quoi !] mais en tout cas l'idée que, puisque les identités sont en train de se dissoudre, il faut absolument réussir à en recréer une et celle qui se présente sur le marché, eh bien elle présente ce caractère de radicalité, en plus messianique, qui permet de lutter contre le millénarisme, de s'imaginer, de se figurer sur un mode je dirais totalement imaginaire, qu'il y a là quelque voie de sortie dusse-t-elle être celle de la jouissance absolue par le passage à l'acte kamikaze.

Faouzi Skali – Marie-Christine, deux secondes, parce que j'ai l'impression de saisir une petite synthèse de ce qui a été dit ici et là, qui me paraît intéressante parce qu'on parle ici d'un islam mondialisé, millénariste, messianique, déterritorialisé, c'est quelque chose d'extrêmement important, le fait qu'il n'a pas de territoire [X – Donc pas de structure, pas de tradition] même si

Daech aujourd'hui se reterritorialise, elle est en même temps territorialisée mais enfin en même temps aussi immatérialisée puisqu'elle est partout... à travers Internet et tout ça. Et à travers ce qui a été dit de la culture, ce matin on a mentionné ce découplage qui a été à l'origine aussi de la production de cette situation entre la culture et le religieux. Le religieux n'avait plus d'ancrage dans la culture, dans tous les sens du terme, de la tradition. Et donc la langue aussi, la question de la langue. Et je suis en train de me demander, et tout à l'heure on avait parlé d'un islam européen : est-ce qu'on peut imaginer un islam européen ? Et est-ce qu'on ne peut pas commencer à apercevoir qu'il faudrait peut-être imaginer une forme d'islam qui soit sur un humus culturel européen ? Qui répondrait à une reterritorialisation, je parle pour les gens pour lesquels cette identité compte, qu'ils puissent donc par là même avoir une forme de pensée qui va s'articuler avec l'héritage européen, avec l'héritage grec, avec l'héritage romain, avec l'Europe. [X- Ah, bien ça c'est le problème, l'héritage grec avec l'islam] c'est ce qui s'est déjà produit, vous savez, que l'islam par exemple dans ce qu'on a appelé son âge d'or a été précisément pris sur un humus où il y avait cet héritage grec qui a joué un rôle majeur, dans l'islam intellectuel des Lumières et ainsi de suite. Donc il y a peut-être là quelque chose, en tout cas des rapprochements, on n'en est pas encore vraiment à la synthèse mais peut-être des issues possibles...

Christine Goémé – Si vous permettez que je revienne juste pour une petite chose sur ce que vous disiez, je crois qu'il y a aussi le fait que Daech, le wahhabisme en réalité, et tout ce qui se passe autour de cet islam-là, au fond fondamentalement réducteur puisqu'il serait réduit à des prescriptions, c'est-à-dire « tu dois faire si », « tu dois faire ça ».

Fauzi Skali – C'est binaire, c'est comme Internet, c'est pour ça que ça marche avec Internet.

Christine Goémé – C'est du légalisme contre la loi en quelque sorte.

Fauzi Skali – C'est le licite et l'illicite. Ça c'est bon... [Christine Goémé – Oui. C'est très bête quoi] et c'est pour ça que ça marche très bien avec Internet, parce que c'est un esprit totalement binaire. C'est blanc ou noir et ça ne me laisse pas d'inquiétude ou de perplexité, les choix sont vite faits, depuis qu'on se lève le matin jusqu'à ce qu'on dorme on sait ce qu'on a affaire. Et on aurait beaucoup de choses à dire, parce que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre de Dounia Bouzar que m'a prêté Marie-Christine, sur la relation entre le wahhabisme et Internet. C'est très instructif. Mais vas-y Marie-Christine, c'est à toi.

M.-Ch. Laznik – Je trouvais que cet après-midi, mais là ça commence grâce à votre proposition d'anthropologue, ça commence à se concentrer, nous perdions de vue un fils que je trouve que Abdou Hafidi avait très bien dit ce matin, c'est-à-dire OK, il est évident qu'il y a une crise majeure dans l'islam qui est cette pathologie de Daech mais qu'il faut la mettre au regard d'une crise d'identité en France et de la société française et que si on n'a pas en mains les deux, on n'y arrive pas parce que très vite on va aller dans du Finkielkraut. On sait où est le problème, au fond c'est dans l'âme de l'islam qu'il y a un problème. Et à partir de là on n'a plus besoin de travailler.

Je pense que ce matin Abdou a apporté deux choses importantes. La première : qu'est-ce qui s'est passé à propos de l'histoire « je suis Charlie » ? et où Abdou rappelait parce que vous avez eu un rôle en banlieue qui vous permet parfaitement d'entendre l'autre France, que « je suis Charlie » divisait la France. Et ce « je suis Charlie » était évidemment pris dans quelque chose où tous ceux qui ont une croyance religieuse (qui a été attaquée par Charlie) donc ils sont de l'autre côté : il y en a deux. Je trouve que notre sénatrice avait dit quelque chose de très intéressant, c'était que la France avait d'un côté une Droite qui était donc extrêmement xénophobe et donc n'aimait pas les Arabes et de l'autre côté une Gauche qui était anticléricale et donc qui n'aimait pas les musulmans. Et donc il y a

un point sur lequel ils peuvent se retrouver, c'est qu'arabes et musulmans ils ne les aiment pas. Ça, c'est un problème de la France, ce n'est pas un problème de Daech. Ça c'est un problème français.

Charles Melman – Absolument.

Faouzi Skali – Non, il y en a un qui aime les Arabes.

Abdou Hafidi – Mais ne pas aimer, ça se soigne.

M.-Ch. Laznik – En tout cas déjà le nommer. Ce matin c'était important ce que vous disiez qu'il y a une vraie crise sociale en France, une crise des valeurs identitaires, ce que Monsieur Melman a appelé une déphallicisation de la valeur de l'identité française et je crois que si on n'en reste qu'à dénoncer toutes les dérives qui évidemment étaient très riches, parce qu'entre le moment où nous nous sommes assis pour créer Idriss et que le mot Idriss a été proposé, c'était avant Charlie. On a eu bien sûr : Charlie, y a eu l'attentat, on a eu plein de choses qui ont, disons d'une certaine façon, fasciné, il n'y a pas d'autre mot, fasciné sur le problème des dérives extrémistes liées à Daech. Et je crois que le grand danger c'est de rester comme capté par ce problème en laissant de côté celui que vous recommencez de nouveau à nous rappeler qui est que ça vient sur un fond de difficultés identitaires dans la propre société. Je crois que c'est ce que vous souleviez ce matin et c'est très important de garder... C'était au départ notre idée.

Faouzi Skali – Absolument. Mais quand même parce que là, on est en train de toucher des choses qui sont presque restées taboues dans le discours habituel sur l'identité. Par exemple, on a commencé à entrevoir qu'il faudrait peut-être assumer que nous avons des identités plurielles. Ça été dit, ce qui dans le discours officiel, non on dit « il faut avoir une identité, un point c'est tout » n'est-ce pas ? Et donc le fait de se dire je suis à la fois totalement français et à la fois je suis ce que je suis, parce qu'il ne faut pas s'amputer de son histoire... Je crois que ça c'est quelque chose quand même. Il y a aussi ce qui a été dit tout à l'heure de très intéressant et d'important, qui est tabou totalement aujourd'hui, c'est de se dire pourquoi pas mettre les jeunes en connexion avec du langage, avec une langue, qui sans être exclusive – ce qu'on apprend et qui est très intéressant – c'est que sans être exclusive de la langue française est à même au contraire d'amener une plus grande motivation à la question de cette langue. C'est quand même invraisemblable ça, on ne peut pas tenir ce discours. Si on le disait, on serait considéré comme une espèce de... voilà, qu'on est en train de participer au délitement si je puis dire identitaire. Alors que c'est tout le contraire parce que ce qu'on est en train de se rendre compte, c'est que cette espèce d'identité plaquée, c'est factice, on voit bien, d'ailleurs chaque fois que l'on discute de l'identité ici, il y a une confusion totale parce qu'on dit tout et n'importe quoi et on n'arrive pas à définir ce que c'est. Peut-être qu'on est en train d'aller à l'inverse de ce qu'il faut faire ? C'est-à-dire au contraire réconcilier les gens avec des identités plurielles pour avoir une identité commune. Ça c'est vraiment un paradigme qui est totalement différent, y compris, je pense que c'est la question, même, et là c'est un peu ce qui a été un peu évoqué tout à l'heure et qui est aussi une question qui parfois est posée quand même politiquement, c'est de se dire souvent qu'il faudrait que nous ayons un islam de France. C'est souvent posé par les politiques. Mais en même temps on ne sait pas trop ce que ça veut dire. Donc c'est aussi une identité si je puis dire, si on pouvait imaginer une forme d'éducation de l'islam qui pourrait se baser sur la culture, sur l'humus français, sur l'humus européen, on aura forcément une production d'islam qui n'aura rien à voir avec le système qui vient du désert arabe et qui vient d'une secte particulière dans ce désert arabe, qui est le wahhabisme.

Donc vraiment, là on est dans une espèce de, presque de révision si je puis dire du paradigme même de l'identité. Et aujourd'hui, parler de ça, je ne sais même pas si c'est audible mais en tout cas il semble que de tout ce que nous avons échangé, ce serait certainement quelque chose de beaucoup

plus constructif que ce que nous vivons aujourd'hui. Parce que nous vivons aujourd'hui l'identité sur un mode fantasmé. Bon, enfin voilà.

Bahjat Rizk – Effectivement, je voudrais juste, pour enchaîner par rapport à ce que vous avez dit, dire qu'il faudrait envisager un autre paramètre que la religion. Donc il y a aussi la religion, il y a la langue, il y a la race et il y a aussi les mœurs. Et moi aussi je pense qu'à ce moment-là il faut l'envisager indépendamment. Il est clair qu'il y a une très grande différence entre une société patriarcale quelle qu'elle soit, chrétienne ou musulmane ou juive, et une société démocratique. Moi-même j'en ai fait l'expérience parce qu'étant libanais, j'étais venu en France, je possédais la langue, j'avais la religion, parce que je suis chrétien mais par contre il y avait un paramètre de l'identification qui était les mœurs qui me semblait étranger. Et il faut déjà prendre conscience qu'une société patriarcale fonctionne tout à fait différemment d'une société démocratique. C'est pour ça qu'on voit que les femmes qui viennent de l'émigration, par exemple, réussissent bien, elles n'ont aucun problème parce qu'elles se sentent avantagées. Moi je pense que ce paramètre doit être pris indépendamment. La question de l'égalité hommes/femmes, la question des minorités sexuelles, on a parlé tout à l'heure du mariage pour tous ; et quand il y a eu le mariage pour tous, on a vu qu'il y avait des musulmans et des catholiques, côte à côte. Donc il faut envisager d'appréhender ce paramètre de façon indépendante parce que ce paramètre n'est pas tributaire ni du paramètre religieux ni du paramètre linguistique, il repose réellement sur la modification de la société, ce qu'a dit tout à l'heure Monsieur, quand on était encore dans un milieu agraire, les gens étaient rattachés à leurs racines, ils étaient encore dans un esprit de communauté et de liens, il y avait un système patriarcal qui fonctionnait, et cela indépendamment du fait qu'on soit musulman ou chrétien. Et donc, on l'a vu d'ailleurs avec les gens qui viennent de la Grèce, qui viennent de l'Espagne, qui viennent du sud de l'Europe, donc tout en étant issus d'une société chrétienne, ils avaient maintenu ce lien parce que leur économie reposait encore assez sur l'agriculture. On voit tout à fait la différence entre une société où il y a eu une révolution industrielle et où il y a eu un démantèlement des structures patriarcales, communautaires et familiales et les sociétés qui sont passées d'une économie de type primaire à une économie de type tertiaire, vous êtes dans ce type de services, vous êtes en contact avec Internet qui est partout et tout ça... Mais en même temps, structurellement, vous vivez encore en communauté. Et donc je pense que ça c'est un élément qu'on doit appréhender indépendamment et qui n'est pas spécifique à une religion, le fait d'être dans un système patriarcal, ou d'être dans un système démocratique qui peut virer parfois à l'individualisme [*F. Skali* – ou c'est l'individu qui compte] l'individu parfois aussi, on l'a vu aussi dans la canicule en 2003, les 15 000 morts étaient tous issus de familles françaises qui étaient en vacances, qui n'avaient eu aucun mort dans une société parce que le vieux, parce que... Donc tout ce rapport entre générations, avec les vieux, le rapport de la femme, qui concerne les mœurs exclusivement et qui concerne donc d'un point de vue plus anthropologique qui n'est pas du tout relié à un contenu théologique, doit être appréhendé à mon sens différemment, parce que moi l'expérience que j'avais faite effectivement quand je suis venu en France, il fallait m'adapter aux mœurs européennes, aux mœurs françaises. Donc il y avait un mai 68 que je devais prendre en considération, il y a le fait que la femme, l'homme, donc cette répartition de tâches qui m'était tout à fait étrangère. J'étais familiarisé avec la langue, il n'y avait aucun problème. Par contre j'ai dû m'adapter à une structure sociétale qui était structurée par rapport à ce qui s'était passé en France, moi j'étais encore sous l'ancien régime donc je n'avais pas intégré ni révolution, ni 89 ni la révolution de 68. Il a fallu m'adapter à ce paramètre et ce paramètre doit être envisagé de façon indépendante parce que tant qu'on le relie à

l'islam, on devient essentialiste, on pense que c'est l'islam qui commande. Or non. Ceci est indépendant de la religion en tant que telle, il est relié à une structure sociale.

M.-Ch. Laznik – Très bien. Très bien.

Abdelhai ben Ghazi – Alors je voudrais juste ajouter un mot. C'est qu'on est en face de trois consciences : une conscience féodale, une conscience patriarcale et une conscience industrielle. Et quand on arrive ici, comme vous dites, on est obligé d'avoir une conscience industrielle si on veut vivre en société en Europe. Il faut oublier sa conscience féodale et patriarcale, or chacun de nous porte en lui des bribes de conscience féodale et patriarcale et embrasse la conscience industrielle s'il veut vivre ici. Alors si vous voulez c'est le rapport où [c'est] le pourcentage dans la conscience globale qui prévaut, est-ce que j'ai 90% de conscience industrielle et 3% de conscience féodale ? [Rires]. C'est ça, c'est ça ! On arrive avec un quantum qui est très important au niveau de conscience féodale et patriarcale et on veut vivre dans une société où il n'y a qu'une conscience industrielle. Et là, non seulement il faut s'adapter mais il faut renoncer à un tas de choses. Renoncer : ne pas dire à la sœur pourquoi elle est rentrée à 10 heures, les funérailles, mariage, tout : c'est la question qui se pose. C'est le problème qu'il faut examiner lorsqu'on traite de la relation avec l'adolescent ou avec les gens qui sont dans la dérive, c'est parce que ils ont quelque part une conscience féodale ou patriarcale qui prévaut et qui les empêche de vivre dans une société où la conscience industrielle..., c'est quoi la conscience industrielle ? [F. Skali – C'est vivre avec des modèles contradictoires] c'est efficace, inefficace, rentabilité ? C'est ça. Ailleurs, la conscience féodale, patriarcale, c'est différent. Vous allez pincer une femme dans un bus en Italie elle vous dira « c'est injuste », juste « injuste ». Vous allez faire ça en Inde, ils vont vous dire « c'est beau », ou « c'est laid » ce que vous avez fait. Donc ce qui prévaut n'est pas forcément la même chose dans chaque société et c'est finalement cette schize entre ce qu'on a comme quantum dans la conscience industrielle et féodale qui est en contradiction avec cette conscience industrielle qu'il faut essayer de cultiver.

Nazir Hamad – Je vais dire une chose quand même qui me semble injuste si on l'oublie. Moi je suis prêt à reconnaître une certaine part de ce malaise qui secoue le pays dans son ensemble. Il ne faut pas dire que c'est seulement un malaise subjectif. Il y a, prenons un cas banal, la France contient à peu près 60 000 000 d'habitants ; décennie après décennie, en France il y a à peu près 10% de la population de Français musulmans, on appelle ça comme ça maintenant. Autrement dit il y a quelque chose, une mutation qui touche la population petit à petit avec son accord ou sans son accord. La société est en train de connaître une certaine mutation et ce n'est pas facile toujours à assumer les mutations. Qu'il y ait un malaise suscité, de voir ces villes, ces rues, les noms, les façades, les mosquées, tout ça, déranger certaines catégories de la population, moi personnellement je l'admets. Je vous donne un exemple. Allez vous promener vers Barbès et le 18^e arrondissement, moi je l'ai entendu 1000 fois, quand je vais dans le coin là-bas. Les gens me disent : « mais on n'est plus en France, on n'est plus à Paris ». Quand on est à dire il y a un malaise subjectif qui est projeté sur l'extérieur, c'est de ne pas reconnaître à la société les malaises qui les secouent, en partie aussi à cause de la mutation démographique. Ce qui est vrai pour la France, c'est vrai pour beaucoup de pays en ce moment, c'est pour cela que j'ai commencé mon intervention en parlant de l'adoption, c'est-à-dire les sociétés n'ont plus le choix, ils accueillent. On n'appelle plus ça un accueil. Il y a des gens qui s'imposent.

Faouzi Skali – On se mélange qu'on le veuille ou pas de plus en plus et puis avec l'exode climatique la migration est une tendance irréversible je dirais. Ça sera toujours de plus en plus. Donc la question c'est comment gérer cela et comment s'y adapter plutôt que de penser que ça ne doit pas exister.

Nazir Hamad – Je vous assure, allez voir les mosquées du 18^e arrondissement à côté de Barbès et quand vous trouvez cette population qui a occupé toutes les rues autour, qui sont en train de prier dans la rue, personne ne peut passer... quand même il faut reconnaître un certain malaise dans la population qui habite sur place. Maintenant on peut me dire « mais ils n'ont pas d'autres lieux pour prier », moi je veux bien, mais il n'empêche qu'en attendant il y a quelque chose... et comment dénier aux Français qui habitent là dans ce quartier en disant « écoutez, mais moi ça m'amuse cette histoire ».

Fauzi Skali – Pour vivre ensemble, il faut trouver des règles de vie communes.

Nazir Hamad – Et c'est le prix de vivre ensemble pour moi. Le prix de vivre ensemble c'est : à quoi devrait-on chacun [F. Skali – renoncer ?] pas seulement l'émigré... ces pays, à quoi... qu'est-ce que c'est... de son idéal... un pays est capable d'abandonner quelque chose de son idéal pour faire de ce qui arrive une richesse et non pas une calamité ?

Fauzi Skali – Ben oui, c'est clair.

Nazir Hamad – La seule qui a réussi à le dire vraiment c'est Merkel. Elle l'a dit. Et moi cette femme, pardonnez-moi, je le dis clairement, c'est une géante dans un monde dirigé par des nains.

Charles Melman – Absolument.

Abdelhai ben Ghazi – La prière du vendredi n'est pas forcément quelque chose de capital dans l'islam. Faire la prière du vendredi ce n'est pas indispensable, c'est ce que ces gens-là ne comprennent pas, pourquoi aller prier dans la rue ?

Fauzi Skali – Pourtant les choses ne sont pas compliquées, ce n'est pas qu'une question d'islam. Oui Monsieur. Allez-y !

Hervé Bentata – Je voulais revenir sur un point après l'intervention de Monsieur sur la langue et votre intervention parce que cliniquement je me suis rendu compte qu'en fait il y a une langue qui n'est pas transmise (d'une culture) par les parents mais en fait c'est que les parents eux-mêmes n'ont pas eu de transmission de leurs propres parents. Il me semble que les jeunes qui vont au plus mal sont en fait, non pas des primo... des enfants d'émigrés mais c'est la génération d'après, quand la transmission au niveau de leur parents ne s'est pas faite. C'est-à-dire quand la langue, on ne peut pas entendre la langue au sens étroit, avec tout ce qu'il va de culture, de références, de traditions, moi je m'aperçois que c'est souvent, déjà au niveau des parents des enfants qui vont très mal, il y a quelque chose qui ne s'est pas transmis. Alors comment faire face à cela ? C'est parti comme ça. Voilà ce que je voulais rendre sensible.

Fauzi Skali – Très bien.

Monsieur Charles !

Charles Melman – Je vais tenter de plaider des thèses contraires. L'une d'elles consistera par exemple à dire que l'islam existe, dans la mesure où c'est l'une des trois religions issues du Livre, qu'elle a cette religion la particularité de s'être d'emblée construite dans ce qui était une compétition, voire un antagonisme à la fois avec la religion juive qui était très présente comme on le sait à Médine et puis bien sûr avec la religion chrétienne. C'est-à-dire qu'elle se serait d'emblée construite dans ce qui était un souci de singularité compétitive à l'endroit des deux autres religions issues du même texte. La deuxième chose serait de plaider la thèse selon laquelle ces trois religions témoignent de lectures radicalement différentes du même texte.

La première est une religion qui très vite a favorisé une interprétation herméneutique, c'est-à-dire fondée sur l'interprétation de la lettre. Autrement dit, s'attacher beaucoup moins au sens obvie qu'à

ce qui était le sens caché et donc la nécessité de se livrer en permanence à une interprétation, ceci mettant en relation avec un texte qui n'est donc jamais clos, jamais fermé, jamais intégral, jamais intégriste, puisqu'il faut sans cesse chercher ce que ça a bien voulu dire et ce que ça attend de nous. La seconde, la religion chrétienne, semble fonctionner, ça c'est coupé à la serpe, de façon radicalement différente puisque elle, elle reconnaît d'emblée à titre fondateur que nous sommes toujours en défaut justement par rapport au savoir supposé nous inspirer, autrement dit que nous sommes toujours des pécheurs, que nous sommes toujours en faute, en déficit. Et que c'est à ce titre que nous sommes à la fois pardonnés et aimés [*F. Skali* – et sauvés] et sauvés. Et comme on le sait le modèle, l'exemple bien connu, de celui qui est venu au titre de Messie nous l'apprendre et qui a subi le sort que nous lui avons...

La troisième, je dirais là encore vous voyez comme je vais de façon absolument massive et catastrophique mais enfin ! La troisième me paraît reliée à ceci, c'est que chacune de ces trois religions implique ce qu'on appelle un rituel, c'est fondamental le rituel. Le rituel, cela veut dire la façon dont ce texte commande nos conduites et donc il y aurait des moments, des périodes dans la journée où nous témoignons par l'application de ce rituel que nous sommes intégralement commandés, que nos actions sont entièrement régies par le texte. Cela implique une absence complète de délibérations, de réflexion, d'analyse, il s'agit d'accomplir ce qu'il y a là de sacré, c'est-à-dire témoigner d'une obéissance absolue, eu égard au rituel et ceci vaut bien entendu dans la religion hébraïque, ceci vaut dans la religion chrétienne mais ça semble avoir pris dans la religion musulmane une place qui ferait que, et là, vous me démentirez si je vous parais inexact ou excessif, une dimension qui semble occuper l'existence entière : faire de sa vie l'exemple de conduites constamment, en permanence conformes à ce qui est attendu, à ce qui est exigé et donc de conduites ritualisées. Il ne s'agit pas simplement de prier cinq fois par jour, il s'agit de faire que l'intégralité de son existence, chacun de ses actes, qu'il soit public ou qu'il soit privé, est commandé par le texte et lui est strictement conforme. Là il n'y a pas de dérogation, il n'y a pas de péché qui puisse valoir sinon d'être puni, il s'agit d'être, comme c'est attendu, dans ses actes, ce qui je dis bien implique que ce que l'on appelle, d'un terme qui vaut ce qu'il vaut, la subjectivité est réduite, elle a à s'abolir dans l'accomplissement des commandements. Il se trouve, et je conclus là-dessus, que par un cheminement qui est propre, disons à l'Occident et au travail il faut bien le dire des théologiens, il se trouve que ce qui a marqué le christianisme, c'est un détachement progressif eu égard au rituel et la recherche davantage de ce qui serait une pureté de l'âme plutôt qu'une exécution des commandements. De telle sorte que dans ce qui serait le contexte actuel, peut-être ressenti comme je dirais une régression, l'exigence proposée puisque vous posiez très justement la question de ce qui serait une fécondation réciproque, je dirais entre la culture musulmane et l'Occident, ce qui ne s'est vu, rappelons-le quand même, qu'à une seule période, ça s'est vu ; et ça s'est vu non pas dans l'analyse des textes mais dans la référence à la logique aristotélicienne.

X – Bien sûr. Avec un malentendu d'ailleurs.

Charles Melman – Pourquoi est-ce qu'il n'y en aurait pas ?

En tout cas ce sont quand même les Arabes qui ont sauvé ce savoir grec, qu'il l'ont repassé à l'Occident avec des conséquences évidemment très importantes et il y a eu ce moment où les trois religions se sont données une lecture unique, ça a duré 50 ans, se sont données une lecture savante unique du texte sacré au point de dire qu'il fallait pour interpréter ce texte se référer non pas aux érudits religieux, aux théologiens, mais se référer à Aristote, un païen. Autrement dit, se fier à la logique pour interpréter le texte. Donc je dirais qu'il me semble que l'une des difficultés actuelles n'est pas seulement liée à ceci, c'est qu'on ne peut pas se détacher d'un contentieux historique,

c'est-à-dire qu'il y a eu cette grande période d'expansion de la culture musulmane, conquérante, et conquérante je dirais grâce à son interprétation d'un texte sacré qui lui a donné la force, la foi, la légitimité de son action. Il y a eu cette grande période qui est toute proche de nous, toute proche. Et donc il me semble qu'il est difficile d'éviter ce fait que ce contentieux, je veux dire ce qui a été la conquête musulmane dont l'empire ottoman est évidemment la dernière trace... Mais ça date de quand la fin de l'empire ottoman ? C'est 1919. C'est là, c'est à côté de nous. Eh bien, ceci fait qu'il paraît difficile que dans les réactions qui peuvent se produire ne se manifestent pas à la fois la présence de l'histoire, je pense que si on n'en tient pas compte et il ne s'agit pas du tout de valider par-là la qualité de la réaction, absolument pas, il s'agit simplement de savoir ce dont on a à tenir compte. Donc la présence de l'histoire, elle est là, c'est-à-dire de ce qui a été une très dure guerre pour avoir un pouvoir généralisé, tenir un pouvoir généralisé et puis d'autre part le fait d'une évolution spirituelle différente dans le traitement du texte.

Faouzi Skali – Charles, si tu permets rapidement, moi je voudrais simplement dire deux ou trois petites choses, on ne va pas m'amener à parler maintenant des textes religieux, des textes sacrés, ce qui est une discussion indispensable. Ce qui est une discussion indispensable, [quelqu'un demande la parole] je voulais dire juste trois petits mots mais vous vouliez dire quelque chose avant, c'est comme vous le souhaitez. [– Non, allez-y !] Bon, vous prendrez la parole après. C'est parce que précisément je crois qu'aujourd'hui on a besoin de préciser les choses, de nuancer les choses, et d'aller jusqu'au bout des nuances parce que c'est en mettant de la connaissance qu'on va éviter un certain nombre d'amalgames. Parce que je disais moi-même évidemment dans un temps imparti aussi court, on ne pourra pas développer trop longtemps, juste donner quelques directions. Parce que je disais tout à l'heure et c'est pour ça qu'historiquement c'était très important de parler de l'émergence du wahhabisme récent et du rôle qu'il a pris, de l'emprise qui donne d'ailleurs, c'est un peu l'arbre qui cache la forêt, qui donne d'ailleurs cette impression étant donné que c'est une idéologie extrêmement ritualiste, dogmatiste, formaliste, elle va donner l'impression que tout l'islam...

Charles Melman – Je sais. Pardonne-moi !

Faouzi Skali – Non, non, je sais bien que tu sais mais c'est naturel, c'est bien qu'on ait cette discussion, mais ça arrive, c'est normal, parce que finalement on est aussi influencé par ce qu'on voit de façon plus récurrente, or aujourd'hui il y a une présence de cette forme-là dans l'espace, je dirais même mondial mais aussi dans l'espace musulman, qui n'est pas allé sans poser des problèmes immenses. Je ne vais pas y revenir, un jour peut-être qu'il faudrait spécifier l'émergence du wahhabisme et montrer comment il a été construit comme une hérésie au sein de l'islam avant qu'il ne devienne aussi puissant et qu'il finisse par s'imposer. Et donc il y a là quelque chose d'extrêmement important. Et puis ensuite, si on sait cela, alors peut-être qu'on n'est pas si différent qu'on le croit, donc de tous les points de vue, nous avons toujours les mêmes mécanismes humains qui fonctionnent, toujours, ce sont dans des contextes similaires. Alors bon, toutes les religions ont eu cette position phallique, comme vous dites, expansionniste, phallique, si je puis dire liée à un état, liée à une puissance, je ne reviendrai pas sur la question des croisades, tout le reste et ainsi de suite. Il y a eu toutes sortes de choses, le christianisme a totalement changé par exemple depuis qu'il s'est associé avec l'État romain. Constantin s'est converti et dès qu'il est devenu une puissance de l'État [Charles Melman – Absolument] la logique qui s'est développée par la suite a été totalement différente... Voilà après il y a eu Byzance et tout le reste. Donc tout cela, on voit bien que c'est quelque chose de complexe. Et en même temps et c'est pour ça qu'on parlait de l'humus européen et c'est une idée qui peut être féconde à tous points de vue, parce que tout cela, toute l'histoire nous

apprend quelque chose, c'est que le contexte génère des choses différentes, parce que nous nous pensons toujours qu'il y a leur religion qui va venir, qui va formater une société comme ça d'une façon surimposée. Mais quand on voit par exemple, lorsqu'il y a eu le contexte, pas simplement de l'Andalousie mais aussi la Sicile et il y a aussi la Turquie, Byzance, ce qui venait se baser sur l'humus de Byzance et tout cet héritage gréco-romain et ainsi de suite et d'un seul coup on a vu émerger, là, donc voilà une autre forme d'islam, et c'est tout à fait naturel, très souvent on ne considère pas comment le contexte va générer des pensées, des œuvres, et une liberté de pensée. Quand on voit par exemple que Maïmonide à l'époque andalouse écrivait ses œuvres en arabe : *Dalālat al-Ha'irīn, Le guide des égarés*, a été écrit en arabe, dans un premier temps avant d'être traduit, ensuite en hébreu, et avant d'être traduit en hébreu en lettres arabes d'une façon hébraïsée. Donc si je puis dire il y avait là, évidemment, une espèce d'humus commun de la pensée, de la philosophie d'Aristote, qui était la matrice de la production des sciences qui ont commencé, d'une pensée encore une fois libre et créative, on était dans un paradigme totalement différent de ce fameux paradigme wahhabite dont on parle et qui est une calamité pour tout le monde, y compris et en particulier pour les musulmans, ça a un côté stérilisation absolument extraordinaire de la pensée, de toute pensée d'ailleurs. C'est un islam purement ritualiste, purement ritualiste.

Christine Goémé – Absolument.

M.-Ch. Laznik – C'est pas l'islam.

Faouzi Skali – Et ça s'impose et ça s'exporte en tant que tel. C'est pour ça qu'il y a une résistance culturelle. Il ne faut pas leur donner la légitimité de pouvoir représenter, c'est comme lorsqu'on avait fait une pétition qu'on avait fait circuler malheureusement elle n'a pas été tellement signée, c'est de dénier à Daech le nom de l'État islamique parce qu'à partir du moment où on leur donne la double légitimité de l'État et de l'islamique, eh bien après on est cuit.

X – Ça on peut discuter.

Y – C'est de l'interprétation.

Faouzi Skali – Oui c'est de l'interprétation mais dans le subconscient quand on le dit...

Christine Goémé – Non, mais ça montre aussi que c'est un islam politique. C'est très intéressant, il peut y avoir une discussion là-dessus.

Faouzi Skali – Je vais juste terminer là-dessus, non, mais parce que quand on entend ça en boucle, même chez des jeunes, ça finit par devenir une référence légitime. C'est comme la publicité, à force de dire les choses, ça acquiert la légitimité de l'état de fait. Ceci dit, la question n'est pas là. Moi je pense qu'il faut être, donc de ce point de vue-là aujourd'hui, justement extrêmement attentif à pouvoir nuancer les choses, à pouvoir séparer les choses, de manière à ce que l'on puisse précisément relier par exemple, on parlait de la transmission et tout ça, ces jeunes générations avaient quelque chose de beaucoup plus productif auquel ils n'ont plus accès. Donc ils ont accès à ça d'une manière totalement réduite et appauvrie parce que c'était la seule forme qui leur soit accessible et directement accessible sur Internet. C'est-à-dire ils n'ont même pas besoin de passer ni par Quaraouiyine ni par Zitouna, il suffit qu'ils aillent sur Internet et qu'ils téléchargent islam. C'est l'islam téléchargé en quelque sorte.

Christine Goémé – Absolument. C'est là-dessus si vous permettez parce que j'ai fait les toutes dernières émissions avec Abdelwahab Meddeb avant sa mort. J'en ai diffusé sur France Culture ensuite. J'en ai diffusé que quatre parce que la cinquième n'était pas diffusable et il est mort en disant : l'ennemi de l'islam... il m'a dit « Dis à tout le monde que l'ennemie de l'islam c'est l'Arabie Saoudite ». Et je crois qu'il avait absolument raison. Il se trouve que, pourquoi est-ce que l'Arabie Saoudite et pourquoi est-ce qu'on appelle islam cette espèce de machin ritualisé absolument abject ?

Parce que l'Arabie Saoudite a la Mecque et du fric et donc ils arrosent les banlieues tant et plus. Nos politiciens sont tellement bêtes que la seule chose qu'ils sont capables de faire c'est de tweeter qu'on a eu 10 000 000 000 de dollars grâce à l'Arabie Saoudite et ça arrose tant qu'on peut les banlieues, etc., etc. On a un vrai problème avec le wahhabisme et ça c'est absolument vrai. En plus en effet il y a eu la destruction de la Mecque et maintenant il y a des hôtels Ibis partout, c'est devenu un truc absolument insupportable. Tout a été cassé. Enfin bref. Et donc y a ça.

Deuxièmement je voulais te dire, Charles, avant la guerre, dans les années 30, les élèves de Massignon, juifs et musulmans, avaient l'intention justement de faire un dictionnaire, attends je ne suis pas sûr de prendre les bons termes, de ce qui était caché et de ce qui était ésotérique dans le judaïsme et dans l'islam, et de faire des parallèles. C'est-à-dire que l'affaire de cette religion ouverte à tous les commentateurs, etc., l'islam est aussi une de ces religions aussi ouvertes que le judaïsme, à tous les commentaires et aux commentateurs. Et en plus ce qui est intéressant et qui a disparu sous l'effet du wahhabisme, et ça c'est ce que disait Abdelwahab mais je crois qu'il avait absolument raison, c'est justement que chaque point d'ancrage en Turquie, en Syrie, au Maroc, en Tunisie, chaque islam avait ses propres colorations, sa grande diversité. L'islam marocain n'était pas du tout le même que l'islam algérien, etc. [F. Skali – indonésien] que l'islam indonésien, il y avait une irrigation à travers les traditions etc., qui a été unifié, mais c'est très récent cela, je suis complètement d'accord avec vous. C'est vraiment l'emprise de l'Arabie Saoudite et de son fric massif qui a circulé partout, qui a cassé l'islam.

Faouzi Skali – Une petite idée qu'il faut noter simplement, c'est la conclusion, très importante, je veux juste la signaler pour ne pas accaparer la parole, qui a été introduite par le wahhabisme, par les Frères musulmans, par tout un ensemble d'idéologies, qui est la confusion du religieux et du politique. Ce qu'on a appelé l'islam politique qui a été un désastre, aussi bien pour les pays musulmans que pour l'importation de ce type d'islam sur d'autres territoires. Mais là c'est quelque chose qu'il faudrait un peu développer. Je crois que Monsieur... et juste après...

Pierre-Yves Gaudard – Je voulais juste faire une proposition. On peut dire que l'une des évolutions du wahhabisme, c'est le Webahhabisme !

Faouzi Skali – Bravo, ça mérite applaudissements.

Abdou Hafidi – Je crois que, puisqu'on creuse, on creuse, on creuse, ce n'est pas pour aller chercher le pétrole mais peut-être pour aller toucher l'abîme : d'où vient tout cela ?

D'abord, sur la question du rapport entre religieux et politique, entre islam et politique, c'est un peu plus compliqué que ça, je rappelle tout simplement que l'architecture de la mosquée qui au départ comme chacun le sait pendant trois siècles le minaret n'existait pas. Pourquoi ? Parce qu'on n'avait pas besoin de faire appel à la prière. Pourquoi ? Parce que chaque petit village avait sa mosquée. La mosquée va apparaître comme une dimension architecturale et politique plus tard, lorsque la cité va s'agrandir et qu'on aura besoin d'appeler à la prière, et donc on a inventé le fameux minaret, pourquoi, pour appeler à la prière du vendredi car le vendredi, c'est le sermon politique qui doit réunir les croyants pour se mettre d'accord sur la ligne de conduite politique. Or dire que l'islam n'a pas du tout de liens avec la politique...

Faouzi Skali – Non, non, je n'ai pas dit ça.

X – On n'a pas dit ça, non.

Faouzi Skali – Il y a confusion [Abdou – C'est la confusion...] actuelle et l'instrumentalisation du religieux par le politique, c'est différent.

Abdou Hafidi – C'était uniquement pour compléter, dire que la question de l'islam et dans sa dimension politique et son instrumentalisation politique, elle est au cœur même de la variable musulmane dans l'histoire de la construction de la cité. Donc la prière du vendredi [*Faouzi* – je ne suis pas d'accord] c'était la prière autour de laquelle le musulman doit venir entendre non pas l'interprétation du Coran mais l'orientation politique à donner pour la vie de la cité de la communauté. De là, l'extension évidemment de tirer profit de cette dimension pour construire un édifice politique, c'est autre chose. Ça c'est la première chose.

La deuxième chose, parce qu'on est en train d'aller un peu jusqu'au bout, eh bien il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin. Quand on dit le wahhabisme, oui bien sûr. Mais le wahhabisme a un père et une mère. L'instrumentalisation par les États-Unis d'Amérique, quelle est l'origine de la réislamisation du monde musulman moderne, c'est 1961. Qu'est-ce qui va se passer en 1961 ? Il va se passer que les régimes arabes laïques, le nassérisme qui est en train de prendre la surface du monde arabe pour justement construire ce qu'on appelle une nation arabe dont le nationalisme nassérien baathiste a été construit non pas par les musulmans mais par les chrétiens, notamment en Syrie, pour justement trouver l'élément fédérateur qui pourrait transcender l'élément religieux vers autre chose. Le nationalisme arabe sera donc l'antidote de la tribalisation de la société vers autre chose de beaucoup plus ouvert. Ça va tourner à l'autoritarisme puis au totalitarisme mais ça n'empêche que l'idéologie arabiste est au cœur de la sécularisation des sociétés arabes. Devant ce danger, que vont faire les Américains en 1961 ? Ils vont se rallier à l'Arabie Saoudite et vont fonder la Ligue islamique mondiale en 1961. La Ligue islamique mondiale qui aura comme objectif principal d'abord de barrer la route à l'expansion du nassérisme et du baathisme et de construire un contre modèle fondé sur le primat du religieux comme étant le contraire de la rationalité de la raison, ça a été quand même le début du Déluge. On va donc avoir les États-Unis, les États-Unis qui vont être un peu les parrains donc l'Arabie Saoudite je suis désolé, bien sûr le wahhabisme, mais le wahhabisme, une tribu avec une famille qui a des puits de pétrole, ça ne fait pas le compte, ça ne fait pas une puissance mondiale qui va avoir d'une certaine façon à arroser le monde entier avec son argent. Il aurait fallu quand même des logiciels politiques, des logiciels impériaux qui sont ... des États-Unis jusqu'à aujourd'hui. Sauf qu'aujourd'hui la donne est en train de changer car les États-Unis, entre le choix entre un islamisme light, version Paris-Saint-Germain et le Qatar, et de l'autre côté l'Arabie Saoudite, de moins en moins acculée à jouer le jeu parce qu'on voit bien que la dérive passe à l'Iran, ce n'est pas du tout une initiative seule de l'Arabie Saoudite, c'est quand même une volonté américaine de, à la fois on signe l'accord avec les Iraniens pour lever l'embargo mais en même temps on a la peur bleue de pouvoir voir le lien entre la Syrie, le Liban avec le Hezbollah, et l'Iran, c'est là l'enjeu. C'est-à-dire le monde arabe a été chassé de l'histoire du Moyen-Orient [X – Exact] et c'est l'entrée en force de l'Iran et de la Turquie, et c'est ça qui est en train de se jouer. Donc dire que le wahhabisme, bien sûr je suis entièrement d'accord, mais ce wahhabisme-là n'est pas tombé du ciel [X – C'est vrai, c'est vrai] c'est le cas de le dire, il n'est pas arrivé ex nihilo, pas du tout. Il a ce qu'on appelle une mère porteuse, celle justement de cette volonté de puissance qui voulait mettre fin, on a abattu politiquement avec des missiles politiques, des missiles géostratégiques, justement toute tentative de séculariser le monde arabe. Cela a été le cas en Syrie. Cela a été le cas en Irak. Cela a été le cas en Libye, dans le premier temps puisqu'il faut quand même relire un peu l'histoire. Kadhafi c'est tout ce qu'on veut, c'est une ordure comme on a dit, etc. mais vous avez vu comment on s'en est débarrassé ! Vous avez vu comment on s'est débarrassé de Saddam !

À la limite j'ai envie de vous dire : il vaut mieux garder les régions autoritaires laïques que d'avoir le néant et la déchéance. Et c'est cela je dirais aujourd'hui c'est-à-dire que Daech a un père et une

mère. Et là donc le père, ce sont les Américains, la mère, il y a une matrice, les saoudiens, qui sont à la fois un jouet entre les mains des Américains mais ce sont aussi les maîtres des Américains, parce qu'il y a quand même un enjeu pervers entre l'Arabie Saoudite et les États-Unis. Il ne faut pas croire que les Américains manipulent les Saoudiens. Les Saoudiens aussi ont un certain nombre de stratégies. Je rappelle tout simplement que le 12 septembre à 15 heures, c'est-à-dire au moment où l'Amérique a banni complètement tout survol de son espace américain, le 12 septembre, le mercredi 12 septembre 2011, un avion décolle de Washington à 15 heures, à bord duquel il y avait 17 membres de la famille Ben Laden qui venaient de participer au conseil d'administration [X – Bien sûr] du plus grand holding, il fallait donc les exfiltrer. Alors ça vous donne une idée un peu sur, lisez, les dire, les mémoires d'Hillary Clinton qui viennent d'être publiées récemment, que nous dit-elle Hillary Clinton ?, noir sur blanc je suis obligé de la croire, elle sait de quoi elle parle : nous sommes les parrains, nous avons créé Daech, le monde qui nous a dépassé. Le 11 novembre sur CNN, à 21 heures 30, en une demi-heure, CNN, Tony Blair qui demande pardon au peuple irakien et au peuple syrien de "vous" avoir détruit. Et tout cela on l'oublie, on fait comme si cela n'avait pas existé ? ! Bien sûr cela a existé. Donc il faut nommer. Il faut nommer tout le monde puisqu'on est dans la domination : les responsables de cette tragédie qui se joue sur la scène internationale sont nombreux, on les connaît. C'est le Qatar, l'Arabie Saoudite évidemment, c'est l'Iran dans une certaine mesure qui jouait un rôle important, c'est les États-Unis d'Amérique, c'est l'Angleterre, c'est la diplomatie française après Chirac et nous sommes là devant un abîme dont il faut nommer les responsables [X – On a été collabo jusqu'au bout] on ne peut pas responsabiliser, sans dire quand même qui sont les parrains. L'islamisme moderne, qui n'est pas l'islamisme classique, c'est-à-dire l'islamisme politique, avait d'abord comme objectif d'abattre la sécularisation. Ils ont réussi. Ils ont réussi, maintenant comme disait le vieux Lénine : que faire ? Alors là je puis vous assurer que, bref, ça va être dur, ça va être *hard* de trouver la réponse. Aragon disait on n'invente rien sans faire l'inventaire. Alors il faut faire tout l'inventaire et pas seulement trier dans les inventaires : les saoudiens bien sûr, mais ce sont les copains de la France à ce que je sache [*Christine Goémé* – Exactement. On est très collabo en France, c'est une tradition française] ce sont quand même nos amis : 47 condamnés à mort exécutés de la manière la plus barbare, je n'ai pas entendu la patrie des Droits de l'homme lever le petit doigt, lever le petit doigt ! Il y a quand même là... et ce sont des choses qui passent complètement inaperçues ! On considère presque que c'est normal... avec ces gens-là. Ben non, c'est pas normal. C'est même scandaleux que l'on puisse se taire sur ces questions-là.

Faouzi Skali – En tout cas c'est intéressant de tout dire, comme on dit. Merci beaucoup. Maintenant...

Abdou Hafidi – Ça été dit.

Plusieurs – Très bien...

Faouzi Skali – Marine !

Marine Toullier – Oui, sur Charlie je voulais intervenir tout à l'heure, parce que juste après moi j'ai mis une affiche sur mon bureau, donc à la fac de droit de Rouen et d'économie de gestion aussi. Et j'ai été la seule avec les administratifs, mais il n'y avait aucun enseignant à mettre « je suis Charlie » et beaucoup sont venus me dire, ou oui mais quand même c'est peut-être un peu beaucoup, pas sûr qu'on est si Charlie que ça, est-ce que tu crois que... Il ne faut pas croire qu'il y a deux mondes, il y a ceux qui sont Charlie, c'est-à-dire tous les intellectuels, les Français de souche et je ne sais trop quoi, et de l'autre côté les enfants de banlieue qui disent non. En réalité, c'est plus subtil que ça. Parce que

moi j'étais la seule et beaucoup sont venus écrire des commentaires et tout ça, de mes collègues n'étaient pas si Charlie que ça, pas du tout, pour dire, personne ne l'a mis en tout cas. Les seuls à l'avoir mis, c'est le secrétariat, la reprographie et personne des enseignants, j'étais la seule. 100 professeurs. Donc c'est plus subtil que ça l'histoire de Charlie.

Moi je voulais dire une seconde chose peut-être qui, je ne suis pas du tout psychanalyse donc c'est étonnant que ça soit moi qui pense, mais bon, ce qui est frappant pour moi c'est la notion de victimes dont a parlé la sénatrice tout à l'heure. Ça me paraît une route extrêmement dangereuse mais qui nous concerne tous et nous notamment les parisiens et les Français, de ne pas nous considérer comme victimes parce que ce que je vois dans la vie quotidienne autour de moi, c'est que ceux qui se considèrent comme victimes, s'autorisent à des comportements que ne s'autorisent pas les non-victimes. Puisqu'il y a une espèce d'effet retour où j'ai subi donc je peux aussi faire quelque chose d'autre en retour. Je suis légitimé, je suis justifié. Et il y a un moment où il faut s'arrêter et dire ce qu'on a vécu on l'a vécu, ce qu'on a donné on a donné, celui qui a eu, il a eu, celui qui n'a pas eu, il n'a pas eu. Et voilà. Point. Il y a un moment on fait stop et on ne s'occupe pas de savoir si y'en a un qui a eu plus et l'autre qui a eu moins, sinon, en perpétuel, c'est la haine qui se transmet et il y aura toujours une justification pour revenir à la haine comme moyen. Et à mon avis c'est important aussi pour nous, les Français maintenant, de ne pas se considérer comme victimes, de laisser ça de côté et de prendre une autre voie, complètement différente, la voie de la liberté.

Faouzi Skali – Oui, tout en disant tout ce qu'on vient de dire, la question qui reste entière et qui nous occupe toujours en premier chef, c'est comment se construire. Car c'est ça qui est important. On peut avoir conscience de tout ce qu'on veut, mais il faut quand même qu'aujourd'hui dans la société, ces jeunes dont vous avez parlé, par exemple, et qui sont perdus et qui ne savent plus, la question c'est comment est-ce qu'ils peuvent se construire ? C'est ça la vraie question. C'est pouvoir trouver un espace où vous pouvez exister avec une identité constructive, heureuse, positive. C'est finalement ça qui est le but. Et je crois que c'est peut-être là-dessus, qu'on soit à tel ou tel niveau d'analyse qui sont tous très importants, il faut en définitive qu'on puisse à un moment ou un autre dans l'évolution de notre travail, pouvoir leur apporter des éléments de construction.

Marie Toullier – Mais ce ne sont pas les autres qui attribuent l'identité à mon avis. Et là aussi, en lien avec la victime, ils attendent un peu qu'on leur donne l'identité. [*F. Skali* – Non, donner, on ne peut rien donner mais simplement...] et c'est pas une bonne idée du tout parce qu'on dépend de l'autre si c'est l'autre qui vous donne votre identité, il faut se la construire soi-même.

Faouzi Skali – Il faut accompagner quand même parce qu'on est en face de gens qui sont quand même dans un désarroi...

Marie Toullier – Certes, mais sinon ils vont être dépendants de nos supérieurs qui vont leur donner des leçons de pouvoir

Faouzi Skali – Il y a un accompagnement, c'est l'éducation, on ne peut pas leur demander de tout inventer tout seuls.

Marie Toullier – Ah non, je ne dis pas ça. Faut pas qu'ils attendent de nous...

Faouzi Skali – Non, ce n'est pas attendre. Il faut bien accompagner, il faut bien identifier, voir où se situe le problème.

Julien Maucade – Et s'adresser à eux.

Faouzi Skali – Et s'adresser à eux, et faire tout ça dans une voie qui..., que d'un seul coup, eux, c'est ce qu'on avait dit, il y a des milieux protégés pour lesquels ces questions-là ne sont pas discutées parce qu'ils bénéficient d'une transmission, d'un accompagnement.

Julien Maucade – Ce qui est sûr c'est qu'on ne peut pas les laisser dans leur désarroi.

Faouzi Skali – On ne peut pas dire : c'est dangereux, vous vous débrouillez tout seuls parce que c'est comme ça que vous êtes libres !

Charles Melman – Il y a 20 ans au cours d'une réunion de staff de l'éducation nationale, j'ai avancé ceci, c'est qu'il convenait, qu'il était essentiel qu'il y ait dans nos écoles un enseignement facultatif de la langue arabe et de l'histoire arabe [X et Faouzi – Eh bien, Bravo ! Très bonne idée!]

D'avoir proféré une telle énormité, les inspecteurs de l'éducation nationale se sont levés en masse et sont partis en claquant la porte.

M.-Ch. Laznik – Non, Monsieur Melman...

Charles Melman – OUIiii.

M.-Ch. Laznik – Attendez Monsieur Melman,

Charles Melman – C'est du blasphème, c'est vrai.

M.-Ch. Laznik – Il y a encore 20 ans et même il y a encore je crois une huitaine d'années, on pouvait passer le darija comme langue au bac, on avait des notes en plus. C'est-à-dire que les enfants de l'immigration dont les parents leur parlaient darija, pouvait profiter pour proposer darija, ça faisait des points en plus, vous savez c'est des matières [– obsolètes] et puis ça été retiré par un certain nombre d'instances dont l'Arabie Saoudite qui ne voulait qu'il n'y ait que l'enseignement de l'arabe classique dans quelques lycées mais que le darija ne puisse pas être une langue – donc c'est Dominique Cobé qui est le prof de darija aux langues O' qui nous a raconté son désespoir puisque ça permettait à plein d'enfants du 9-3 par exemple, et d'autres quartiers qui avaient des parents qui eux transmettaient la langue, d'avoir des points en plus au bac. Eh bien ça été retiré par des pays comme l'Arabie Saoudite, des pays qui ont demandé qu'on ne donne pas de valeur à une langue qui n'était pas le vrai arabe.

Faouzi Skali – Mais comment ils pouvaient avoir une influence comme ça sur la décision...

M.-Ch. Laznik – ... sur l'éducation nationale, selon Dominique Cobé, donc je cite mes sources, Dominique Cobé est le prof de darija aux langues O', c'est une amie qui s'occupe beaucoup au Maroc de développer le darija, des groupes qui parlent... et donc elle était désespérée parce que plein de jeunes pouvaient valoriser un savoir même de parents non nécessairement alphabétisés mais parlant bien le darija, ça donnait à ces jeunes une valeur plus, ça été retiré à la demande

Faouzi Skali – Donc symboliquement, ça veut dire qu'ils sont reconnus déjà. Il y a déjà le fait de la reconnaissance symbolique.

Charles Melman – Et non seulement, mais que la République reconnaît parfaitement leur identité et la respecte...

Faouzi Skali – ... et prend en compte de leur histoire.

Christine Goémé – Je ne sais pas qui parlait ce matin des laïcars.

Abdou Hafidi – Pour ne pas faire l'avocat du diable parce que j'ai tendance à trop le faire pour bien vérifier qui est le diable [F. Skali – Ça dépend à quelle heure !] c'est que la France n'accepterait ni darija ni (mot en arabe 125:29) parce que la France n'a pas ratifié depuis 50 ans, la Convention européenne est lente [M.-Ch. Laznik – Mais ça existait hein !] C'est-à-dire il y a là un enjeu énorme pour la France, c'est la raison pour laquelle précisément il y a une espèce de psychorigidité à tout ce qui ressemble de près ou de loin à des langues non françaises et on vous rappelle tout ça à l'Éducation nationale comme ailleurs que le socle de l'identité de la France c'est le français. Hors le français, point de salut ! Évidemment, enseigner le Breton, enseigner le Corse ou enseigner autre chose, et l'arabe et le berbère bien sûr, ce sont des choses qui sont disons à contre-courant [F. Skali –

du paradigme officiel quoi] de ce qu'on appelle l'imaginaire de l'identité française. Mais en même temps derrière ce refus général, il y a un autre refus effectivement, parce que dans le registre des refus, non seulement Dominique Cobé que je connais très bien, c'est une collègue, c'est une amie, je sais le travail qu'elle fait, monumental, dans la promotion de ce qu'on appelle les langues, et notamment le darija, c'est-à-dire le dialecte maghrébin, mais surtout en 1989, il n'y avait ni Daech, ni l'AQMI, ni Al Qaïda à l'époque, le professeur Mohammed Arkoun et le professeur Bruno Étienne, quand même deux grands connaisseurs qui nous ont quittés l'un y a six ans en 2010 et l'autre il y a sept ans, Arkoun et Bruno Étienne ont fait une proposition programmée au ministre de l'éducation nationale de l'homme qui s'appelait Lionel Jospin afin d'utiliser tout simplement le registre de la loi française qui évidemment – on sait très bien que l'Alsace et la Moselle sont des départements concordataires qui ne relèvent pas de la loi 1905 et donc on peut très bien enseigner, etc. – ils avaient proposé tous les deux en tant que professeurs, en tant que savants sur la question, d'intégrer à l'université Maurice Schumann le département « Sciences religieuses et linguistique » pour pouvoir faire émerger un savoir religieux, formation des imams, comme c'est le cas pour le judaïsme, comme c'est le cas pour le protestantisme, comme c'est le cas pour les autres religions, alors là, refus total. Nous sommes en 1989. Mohammed Arkoun et le professeur Bruno Étienne. Dire que les musulmans, les intellectuels ou les universités n'ont rien fait, c'est une contre vérité. Le politique s'est complètement rétracté [*Christine Goémé* – Absolument] sur ses positions, etc., pour refuser au nom évidemment de la religion moderne qui s'appelle la laïcité, le dogme et quand le dogme devient religion...

Faouzi Skali – Peut-être maintenant que les temps ont ... c'est un peu différent. Peut-être ? Parce que les crises sont parfois porteuses de...

Christine Goémé –, Non, non, pas du tout. J'ai un exemple très grave dans cette affaire. J'ai un ami qui enseigne la philosophie islamique à la cinquième section des hautes études à l'ancienne science des religions à Paris. Et comme c'est un philosophe, agrégé de philo, etc., il y a quelques mois, quand il y a eu tous ces machins sur l'islam, la laïcité, gniagnagnia, l'école, etc., des professeurs de banlieue se sont réunis pour l'inviter un soir à discuter de : qu'est-ce que la philosophie islamique ? Est-ce qu'on peut employer l'expression ? Pourquoi pas, il a écrit d'ailleurs un livre là-dessus *Qu'est-ce que la philosophie islamique*, donc : sur un bouquin. Il arrive, tout se passe très bien, belle soirée avec les professeurs. Huit jours après, un article d'une page dans Marianne, pour dire que c'est une honte qu'on apporte l'islam dans les lycées, qu'on fait du bla-bla sur l'islam, etc., etc. Un truc absolument dégueulasse, vraiment pour dénoncer tous ces profs de philo plus ce philosophe qui s'était déplacé, pour dire que tout ça c'est de l'islam, c'est de la propagande religieuse. Voilà. Il y a de ça six mois.

P.-Ch. Cathelineau – Je voulais juste – *vox clamat in deserto* – dire quelque chose concernant les modalités de transmission de la culture aux jeunes aujourd'hui. L'une des difficultés c'est qu'effectivement l'éducation nationale ne constitue plus un lieu de transmission et l'une des réponses qui a pu être apportées, qui est une réponse qui est improvisée, c'est précisément cette réponse associative qui permet à des jeunes issus des banlieues de transmettre leur propre identité en affirmant effectivement cette position qui est la leur, d'être musulman, d'être juif, d'être chrétien, en direction des jeunes. Je dis ça parce que lorsque que je discute avec des jeunes, enfin des jeunes du service civique auxquels j'ai affaire, ils disent leur désarroi par rapport aux institutions scolaires, c'est-à-dire...

Faouzi Skali – Est-ce qu'ils ont la connaissance ces jeunes ? et la maturité ?

P.-Ch. Cathelineau – Voilà, c'est ça. Alors justement, donc l'idée ce serait peut-être puisqu'on est dans la question du comment, de proposer à cette association qui travaille et qui a effectivement la

possibilité de s'adresser aux jeunes dans leur langage, de proposer à ces jeunes une forme de transmission. Elle leur permet précisément d'avoir une adresse à ces jeunes qui soit effectivement audible et il est clair que pour les formations auxquelles j'ai assisté concernant les valeurs républicaines, c'était audible, il y a eu des discussions, il y a eu des ateliers. Et donc si on raisonne en termes de comment, la dimension de l'échange, parce qu'il y a une dimension d'échange et de parole, il faudrait s'adresser à cette association qui joue un rôle sur le terrain non négligeable puisque ses membres se déplacent dans les lycées, se déplacent dans les universités, à mon sens c'est une façon d'envisager le problème autrement.

Faouzi Skali – Et ça s'est autorisé par l'éducation nationale ?

P.-Ch. Cathelineau – Absolument. Ils vont dans les lycées, ils vont dans les universités.

Faouzi Skali – C'est déjà un progrès par rapport à ce qu'on a entendu, auparavant.

Nathanaël Majster – Ce qui serait à rêver pour cette jeunesse, ce serait par exemple, qu'ils puissent partir dans des missions, dans des missions au Maroc ou en Algérie, dans des zones du Maroc où leurs compétences et leurs connaissances pourraient être mises à contribution. On imagine très bien que des jeunes d'ici par exemple des centres pathologiques, ignorants, ne lisant pas ou je ne sais pas quoi, là-bas, seraient de vraies références pour des zones [F. Skali – qui sont organisées... une sorte d'immersion] on pourrait imaginer ce type d'échanges qui aurait des vertus culturelles pour ces jeunes et qui viserait à leur permettre de réintégrer [X – Ça existe ? F. Skali – Oui, à de petites échelles] une communauté culturelle, un rôle, on peut imaginer ce genre...

Faouzi Skali – On va quasiment conclure. Isabelle, allez-y, on voudrait vous entendre, vous avez dit une chose très intéressante sur le langage et ça a marqué.

Isabelle Tokpanou – C'est parce que j'entends qu'à nouveau on voit d'un côté ces jeunes quand on parle, avec de réelles difficultés et des problèmes très aigus qui se posent, avec l'idée comme ça sous-entendue, que les autres, enfin ceux qui n'en sont pas, seraient un peu préservés de ces questions-là. C'est important de rappeler que non et que précisément c'est des mouvements [F. Skali – C'est pas confiné] c'est pas confiné ces difficultés quant à l'identité, ça nous concerne tous.

Faouzi Skali – C'est une idée qu'il faut prendre dans sa globalité qui est avant tout systémique et non pas... Bien.

Nazir Hamad – Juste à mon échelle personnelle et mon adresse aux jeunes Français issus de l'immigration. Quand on me dit « je suis Algérien », simple fait, je le fais toujours dans mon cabinet mais on avance son algérianité ou sa tunisianité, je ne sais pas comment on dit, je lui dis ma question « – Qu'est-ce que tu as envie de faire ? Tu as envie de faire des études ? », « – Oui », « – Qu'est-ce que tu envies de faire, qu'est-ce que tu veux devenir ? », « – Ceci ou cela. », « – Et comment faire pour y arriver ? », « – Faut travailler. ». Je lui dis, voilà, sois ce que tu veux mais il y a une voie que la France met à ta disposition, c'est-à-dire l'école. Tu es en France, la France met à ta disposition une école, il y a des enseignants qui sont là pour toi, pour tous les Français. Maintenant est-ce que tu es capable toi, comme tous les élèves qui sont là, qu'ils soient algériens ou pas ce n'est pas ça le plus important, de profiter de cette voie qui est la tienne, est-ce que tu es capable de profiter de cette voie qui est la tienne à l'éducation, à la formation pour devenir ce quelqu'un. Voilà ce qui compte pour toi, ce n'est pas qu'elle soit algérienne ou pas, ce qui compte pour toi compte pour chacun, c'est que l'État met à la disposition de chaque élève les moyens d'arriver à ce qu'il fait. Voilà. On verra si tu arrives. Qu'est-ce qu'il faut faire pour y arriver ? Il faut bosser. Eh bien voilà. Mais il y a une difficulté majeure pour eux, de se reconnaître dans des droits qui ne sont pas subjectivement à leur esprit en opposition avec l'idée qu'ils ont de leur appartenance. Mais comment les libérer, mettre un peu de jeu dans ses rouages qui leur permet d'être Algériens et de se reconnaître dans ces droits qui sont les

leurs, qui sont offerts à eux exactement au même titre que n'importe quel élève. À mon échelle je l'ai fait comme ça. Et je trouve que ça leur permet au bout d'un travail, d'un certain travail, de s'intéresser plutôt à leur scolarité qu'à leur identité. Voilà.

Hervé Bentata – Je suis sensible à ce que tu dis. La constatation tout de même un petit peu dramatique que je fais, c'est que souvent le savoir de l'école n'apparaît pas comme un savoir de référence [*M.-Ch. Laznik* – Voilà.] pour beaucoup, beaucoup de jeunes que je rencontre en Seine-Saint-Denis. Et l'autre aspect qui est la proposition d'ailleurs des adultes et des parents, ce qu'un certain nombre d'enfants entendent, mais à quoi ça sert de faire des études, de toute façon je serai chômeur.

Nazir Hamad – Ça c'est autre chose.

M.-Ch. Laznik – Ça c'est vrai aussi. C'est qui est vrai aussi. Ce n'est plus la III^e République.

Pierre-Yves Gaudard – C'est faux. Ça reste faux. Plus on fait d'études et plus on a la chance d'avoir un travail.

Hervé Bentata – Et ce qui était sensible pour moi dans ses échanges, c'est que je me dis d'une certaine manière que notre laïcité est actuellement un frein à des capacités d'identité pour un maximum de... *inaudible 2 17 57*.

Faouzi Skali – Ça revient à cette question, à ce dogme, de savoir...

Hervé Bentata – Il faudrait peut-être déplacer ce que c'est que la laïcité, qui serait comme une espèce, enfin telle qu'elle est pratiquée, c'est une sorte d'annihilation de toute identité, de toute croyance.

X – C'est une religion la laïcité.

Y – C'est devenu un trait identitaire.

Nathanaël Majster – ... Le but n'est pas de leur rendre une religion, le but serait éventuellement de leur rendre une langue ou une appartenance culturelle, mais pas nécessairement de leur donner la bonne religion ni qu'ils évitent la mauvaise.

M.-Ch. Laznik – Non ce n'était pas ça. Mais par exemple, pouvoir réfléchir sur ce qu'était la philosophie au sein de l'islam, permettait à ces jeunes de ne pas partir dans une dérive religieuse sans avoir du culturel [*F. S.* – D'avoir une immunité culturelle] et c'est vrai que la notion de laïcité en France empêche beaucoup de choses. Ce qu'on a vu. Il y a ce côté dogmatique d'une laïcité où il ne faut que rien du religieux ne puisse être discuté, est un facteur très ennuyeux actuellement.

Faouzi Skali – Et puis comme ç'avait été dit, la question de l'*homo-economicus*, c'est que toute étude est reliée au fait de travailler, d'avoir un emploi. Il faudrait peut-être aussi considérer qu'étudier est intéressant en soi. Et pour se construire soi-même, ce qui n'est déjà pas mal.

Eh bien écoutez, on va peut-être si vous voulez bien, on a fait un parcours...

M.-Ch. Laznik – Pourquoi ? Il y a quelqu'un qui dit un truc important à côté de moi, tu dis le débat est clos ! C'est très intéressant, c'est grave.

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni – Je dis simplement que la laïcité est un moment de crispation identitaire et l'injonction en France est : pour être français il faut être laïque.

M.-Ch. Laznik – Et laïque voulant dire : ne pas avoir de religion. Ce n'est pas : respecter la religion de l'autre.

Marine Toullier – C'est juste une spécificité juridique très très originale dans le monde : séparation de l'Église et de l'État.

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni – Non, je ne parle pas de séparation de l'Église et de l'État. Le problème c'est qu'on confond les différents niveaux, là, je parle au niveau identitaire. C'est-à-dire on

ne parle pas de laïcité sans faire référence à ce qui constitue la laïcité, qui est le rapport de l'individu à l'État, en tout cas le rapport de la religion de l'État et on fait un certain nombre de confusions

Marine Toullier – C'est parce qu'elle est mal comprise...

Oussama Cherif Idrissi El-Ganouni – Mais ça sera toujours mal compris.

Faouzi Skali – Oussama, sur ce point-là, je crois qu'il y a déjà des gens qui ont déjà souligné le fait qu'il y a un glissement d'une laïcité légitime – qui est la séparation au niveau de l'État, qui est entre l'État et le religieux et qui est nécessaire et qu'il faut affirmer – à une laïcité sociale. Il y a une espèce de glissement d'une laïcité de l'État à une laïcité sociale, c'est-à-dire qu'on demande aux gens eux-mêmes de ne pas finalement exprimer leur identité et d'avoir...

Abdou Hafidi – Ce serait intéressant peut-être que la prochaine séance soit consacrée... on dirait qu'on ouvre une boîte de Pandore...

Faouzi Skali – ... à la laïcité.

Abdou Hafidi – Le professeur Jean Baubérot qui était le prof de la V^e Section, précisément le spécialiste des religions en France, avait simplement résumé ce malaise en une phrase : la loi de 1905 autorisait, permettait, proposait la neutralité de l'État par rapport aux religions, elle a été transformée en neutralisation de la religion. On a neutralisé l'espace public, d'autant plus que, il faut le répéter et ne jamais arrêter de le répéter, que la loi de 1905, c'est une question qui ne s'applique que concernant les établissements publics. À aucun moment la société n'est laïque au regard de la loi. C'est l'État et les rapports à l'État qui sont laïques, pas la société. La société, les gens viennent à nous tels qu'ils sont, porteurs de leurs mœurs, porteurs de leurs possibilités, de leur religion, à la loi de réguler la mise à égalité de tous, or nous ne sommes pas devant une espèce de glissement, nous sommes devant une dérive, c'est une dérive qui devient aujourd'hui la norme, c'est-à-dire la dérive qui consiste à neutraliser le rôle de la religion, là où il y avait uniquement une neutralisation des rapports entre les religions. C'est là à la dérive. Elle est là.

M.-Ch. Laznik – Moi, je trouve que ce serait une bonne idée d'inviter ce monsieur que vous avez cité, Jean Baubérot.

Christine Goémé – En plus il est le grand spécialiste de la question de la laïcité.

Abdou Hafidi – En plus il n'est ni juif, ni musulman, ni catholique, il est protestant.

Charles Melman – Il est laïc.

Christine Goémé – Il est pasteur ! Il a été pasteur, il a fait de la théologie.

Charles Melman – C'est pour ça qu'il est laïc.

Faouzi Skali – Et pastorisé... [Rires]

Abdou Hafidi – C'est l'autorité intellectuelle en France sur ces questions.

Faouzi Skali – Écoutez, si vous permettez, on arrive à la conclusion de ces journées. Moi j'ai trouvé ça très intéressant, très riche. Encore une fois, ça va demander du temps tout ça, ça ne va pas se décanter en une ou deux réunions. On voit bien qu'il y a une grande passion et un grand intérêt qui est partagé là-dessus. On va certainement continuer la coordination, chers Oussama et Marie-Christine. Oussama a commencé à faire une coordination et on l'en remercie vivement. Et ensuite Anne Cathelineau et probablement beaucoup d'autres parce que je n'ai pas suivi tout le côté organisationnel qui a été mené de main de maître puisque maintenant **IDRISS** existe, il y a un site, il y a tout un travail qui a été réalisé. Et donc on va continuer pour informer sur une prochaine réunion qu'on pourrait faire ensemble, peut-être décision ensemble, pourquoi ne pas aller dans ce sens, on aura quelques échanges peut-être pour se mettre d'accord s'il faut situer la question sur la laïcité. [X et X – Ça pourrait être bien.] Ou s'il faut que ces réunions soient plus thématiques, pourquoi pas ? ... peut-être qu'on va être amené à focaliser les choses de manière plus pédagogique !

X – Le matin il peut y avoir une conférence qui nous permette de réfléchir, de nourrir nos orientations.

Faouzi Skali – Enfin moi ce que je trouve, vraiment ce que je trouve intéressant, même si ce n'est que le début du processus, c'est vraiment cette production d'intelligence collective, cette espèce de brassage qui ensuite va de plus en plus préciser les choses et ajuster les choses.

– Anne !

Anne Videau – Oui, moi je n'ai pas parlé du tout depuis ce matin parce que j'ai beaucoup plus voulu écouter. Personnellement le point qui m'a le plus retenu si j'ose dire, c'est de savoir comment nous pouvons nous adresser aux jeunes. Parce que la question de la laïcité, c'est une question tout à fait centrale mais nous avons tous des idées un petit peu rigidifiées sur le sujet, me semble-t-il. En revanche, savoir comment nous pouvons vraiment parler aux jeunes, et pas seulement de façon comment dire rhapsodique en quelque sorte, c'est-à-dire... [**Y** – ron-rap...]

Oui, Justement le petit travail que j'ai fait tout récemment quand j'ai parlé donc au comité Freud quand nous étions à New York début décembre, c'était d'évoquer de façon à la fois littéraire, linguistique et clinique, la manière dont la râpeuse Diam's s'est voilée et professe à l'heure actuelle dans une position assez exacerbée. Donc j'ai travaillé sur ce point-là. Donc rap effectivement. Mais moi ce qui m'intéresserait le plus c'est de trouver comment, néanmoins dans l'articulation avec l'école, parce qu'elle existe, même si on n'est pas content de la façon dont elle fonctionne et peut-être parce qu'on n'est pas content de la manière dont elle fonctionne, comment avec les autorités universitaires et diverses auxquelles nous avons tous affaire quand même ici, comment avec les lieux de travail social, nous pouvons proposer véritablement un dialogue avec les jeunes. Et par Internet aussi puisque c'est quand même par là qu'aujourd'hui ils travaillent ...

M.-Ch. Laznik – Il faudrait que ça soit sonorisée, en rap, parce que sinon le message ne passera pas.

Anne Videau – Mais l'intérêt, moi je repensais à cet ouvrage de...

Faouzi Skali – On pourrait même acheter le rappeur Abdel Malik aussi.

Anne Videau – Oui, j'ai acheté justement l'autre jour ce livre d'Abdel Malik à Charles, j'ai cru bien faire. Il y a ce fameux livre, de Klemperer, sur la langue du troisième Reich, je crois vraiment qu'il faut qu'on soit capable de décrypter les discours qui sont envoyés comme ça et qu'on lit très bien, dans le dernier livre de Dounia Bouzar, elle retranscrit à la fois ce qu'on peut lire sur Internet et la manière dont les jeunes gens qu'elle rencontre, les jeunes filles surtout d'ailleurs auxquelles elle s'adresse.

Faouzi Skali – C'est elle qu'il faudrait inviter, Dounia Bouzar, oui mais pour la prochaine fois parce que là on est sur du concret

Anne Videau – Moi ce qui me paraît important, c'est de construire une véritable lecture des signifiants qui sont utilisés par chacun, dans la langue journalistique puisqu'on en a parlé ce matin, dans la langue politique, et du côté de Daech, et puis savoir comment nous, nous savons... parler ; et nous pourrions parler ; et nous pouvons nous faire entendre ; trouver une rhétorique pour reprendre un terme utilisé couramment autrefois, mais trouver une rhétorique pas au sens péjoratif du terme, mais une forme d'adresse construite [**F. Skali** – des hauts débits] qui ne soit pas seulement, moi je suis très gênée, et dans le livre de Dounia Bouzar aussi mais j'ai peut-être tort, qu'il faut parler le même langage que les jeunes. Je suis gênée de cette dénivellation-là si vous voulez et je voudrais savoir comment on peut, Nazir tu as l'air d'entendre ce que je veux dire aussi, mais comment dire, quand tu parles aux jeunes, quand chacun dans son cabinet vous recevez les jeunes, vous leur parlez votre langue, vous ne leur parlez pas leur langue. Donc voilà, c'est ce rapport-là que j'aimerais qu'on arrive à penser institutionnellement.

Charles Melman – Absolument.

M.-Ch. Laznik – Alors ce qu'il y a de bien c'est que le rap se prête à l'alexandrin et que les grands poètes du XVI^e siècle qui ont écrit en alexandrin, ça passe en rap très bien.

Anne Videau – L'alexandrin est la langue naturelle du français.

Moi je me présente quand même, je suis professeur de littérature et de poésie latine. J'ai une formation en psychopathologie, donc j'appartiens à l'A.L.I. et je suis directeur conseil de l'école pratique des hautes études en psychopathologies (EPHEP). Je suis à Nanterre.

Faouzi Skali – Eh bien merci Anne, parce que vous apportez tous des choses extrêmement intéressantes.

M.-Ch. Laznik – Avant de nous séparer quand même prévenir que donc Charles Melman vous nous autorisez à dire que c'est OK, que le congrès aura lieu à Fès ?

Charles Melman – Oui, bien sûr.

M.-Ch. Laznik – Donc le congrès aura lieu à Fès pendant les 30 et 31 octobre, c'est pendant les vacances scolaires de la Toussaint qui vont jusqu'au mercredi 2 inclus et par contre nous sommes invités à réfléchir si nous ne voulons pas passer la semaine d'avant à Fès pour assister au festival des cultures soufies que Francis Skali organise juste avant. Donc le festival se finit le samedi, nous commençons le dimanche matin, ça s'enchaîne, on donne beaucoup de vitamine C à Faouzi. Le festival des cultures soufies sera, je crois, cette année assez extraordinaire puisque c'est les 10 ans

Faouzi Skali – C'est un peu le voyage, après les cultures soufies du Maroc vers l'Inde et comment ces cultures ont rencontré les autres spiritualités, les autres pensées, dans ce parcours. C'est les 22 et 23.

M.-Ch. Laznik – Nous c'est le 30 et le 31, mais toute la semaine qui précède où il y a le festival des cultures soufies nous sommes en vacances aussi. Donc, ici, nul n'est empêché d'aller au festival s'il le souhaite.

Faouzi Skali – Avec le plus grand plaisir.

Et si vous le permettez, le mot de la fin m'autorise à demander à Charles Melman puisqu'il est notre hôte ici, de conclure cette réflexion de même qu'il l'a ouverte ce matin.

Charles Melman – Ce sera très court, ce sera la vérification à la fois agréable et consolante que nous pouvons parler. Et je crois que nous pouvons nous entendre. Je crois que nous pouvons avancer. Il y a donc, sans qu'elle soit explicite, l'appel à une raison commune. C'est aujourd'hui assez rare et extrêmement prometteur pour être signalé, souligné et il me semble que si nous parvenons à poursuivre ainsi, nous arriverons à notre résultat : qui sera celui de savoir comment nous adresser à ces jeunes et quelles mesures proposer, qu'ils ne se sentent pas complètement abandonnés quand même...

Faouzi Skali – Très bien.

Transcription Monique de Lagontrie

Relue par Anne Cathelineau